

# SCANNER :

## L'Année du Feu



# **SCANNER : L'Année du Feu**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : 10 000 Watts	4
Chapitre 2 : Script de l'Ombre	17
Chapitre 3 : Chambre 402	30
Chapitre 4 : Quai des Orfèvres	35
Chapitre 5 : Logistique Noire	41
Chapitre 6 : Note de la DGSI n°442	57
Chapitre 7 : L'Audimat ou la Mort	66
Chapitre 8 : Le Silence des Lions	73
Chapitre 9 : Monnaie d'Échange	81
Chapitre 10 : Rapport d'Autopsie	89
Chapitre 11 : Traque à Neuilly	95
Chapitre 12 : Le Couteau de l'Ombre	101
Chapitre 13 : Direct Final	109
Chapitre 14 : La Gardienne des Secrets	112
Chapitre 15 : Écran Noir	118

# Chapitre 1

## 10 000 Watts

Le projecteur HMI crépitait au-dessus de son crâne. Un bourdonnement électrique, presque imperceptible, qui lui sciait les tympans. Cédric sentit une goutte de sueur naître à la lisière de ses cheveux. Elle traça un sillon brûlant à travers la couche épaisse de fard HD. Sous la fournaise blanche du plateau de V6, l'air n'existait plus. Il n'y avait que l'air ionisé et l'odeur de poussière chauffée par les lentilles.

Le studio était une cathédrale de verre et d'acier plongée dans la pénombre, à l'exception de l'îlot central. Cédric fixa l'objectif numéro trois. Un œil de verre cerclé de métal froid. Derrière la vitre de la régie, des silhouettes s'agitaient comme des poissons dans un aquarium sombre. Le décompte s'affichait sur le moniteur de retour : moins de vingt secondes.

Sa main droite, posée sur l'autel de plastique translucide, tremblait imperceptiblement. Il la serra. Ses phalanges blanchirent. Le contact froid du pupitre était sa seule ancre.

— Cinq secondes, Cédric, souffla la voix du réalisateur dans son oreillette.

La fréquence était métallique, déshumanisée.

Le chef de plateau leva sa main, les doigts écartés. Cinq. Quatre. Trois. Deux. Le dernier doigt ne s'abaissa pas, il pointa l'objectif. La "tally light" vira au rouge sang.

Cédric expira. Ses poumons pesaient une tonne. Il afficha son sourire de prédateur, celui qui avait fait de lui l'homme le plus écouté de France. Les muscles de ses

mâchoires se contractèrent.

— Madame, Monsieur, bonsoir.

Sa voix était posée. Un instrument de précision. Il marqua une pause. Le silence sur le plateau devint une chape de plomb. Aucun technicien ne bougeait. Même les caméras robotisées semblaient retenir leur souffle sur leurs rails de carbone.

— L'heure n'est plus à l'analyse. Elle n'est plus au commentaire.

Il plongea ses yeux dans la lentille. Il cherchait le regard des millions de spectateurs. Il voulait sentir leur pouls. Il voulait leur peur.

— On m'a dit que la politique était un métier. On m'a dit que le divertissement était un jeu.

Une nouvelle goutte de sueur glissa le long de sa tempe. Elle atteignit le coin de son œil. Ça brûlait. Il ne cilla pas. L'image de lui sur les retours écrans était impeccable. Un buste de marbre dans un costume italien à trois mille euros.

— Je ne suis pas là pour jouer ce soir.

Dans l'oreillette, un larsen aigu lui transperça le lobe. Cédric contracta les muscles du cou. Il ne devait rien montrer. Le Consortium regardait. Véra regardait. Lacombe, quelque part dans un bureau miteux, devait aussi avoir les yeux rivés sur lui.

— Je vous annonce ce soir que je me porte candidat à la présidence de la République.

Le mot était lâché. Une grenade sans goupille. Il sentit l'onde de choc avant même qu'elle ne se propage dans les rédactions. Le réalisateur ne hurlait pas. Le silence était total. Anormal.

C'est à cet instant que le son changea. Ce n'était plus la régie.

— Ne bouge pas, Cédric.

La voix dans l'oreillette était différente. Basse. Calme. Une mélodie de prédateur qui a déjà gagné.

— Respire doucement. Ne quitte pas la caméra des yeux.

Cédric sentit son cœur cogner contre sa cage thoracique. Un battement sourd qui résonnait jusque dans sa gorge. Il restait figé, le sourire encore accroché aux lèvres, alors que le générique de fin ne se lançait pas. Le direct continuait.

— Baisse les yeux vers ta poitrine. Regarde le pixel de sang sur ton torse.

Cédric baissa le menton d'un millimètre. Sur le tissu bleu nuit de sa chemise, juste au-dessus du cœur, une petite tache rubis dansait. Un point lumineux, minuscule, parfaitement net. Un stigmat laser.

— Tu as dix secondes, dit la voix. Dis-leur que tu as menti. Dis-leur que c'est une blague. Maintenant.

Cette luciole de mort n'était pas chaude, pourtant elle incendiait ses nerfs. C'était un point infime, presque élégant sur la trame du coton égyptien, qui vibrait au rythme de ses battements cardiaques. Cédric sentit une décharge d'adrénaline lui lacérer les viscères. Ses doigts se crispèrent sur le bord du pupitre.

— Neuf, lâcha la voix.

Le chiffre tomba comme un couperet. Dans le studio, les projecteurs continuaient de

l'écraser sous une lumière chirurgicale. Il voyait les grains de poussière danser dans les faisceaux. À sa gauche, le caméraman de la deux ne bougeait plus. L'homme semblait transformé en statue de sel. Savait-il ? L'air conditionné crachait un souffle glacial qui ne parvenait pas à refroidir la brûlure de sa propre peau.

— Huit.

Cédric avala sa salive. Le bruit de sa déglutition résonna dans son crâne comme un coup de tonnerre. Sa langue était un morceau de cuir sec.

— Sept. Regarde bien l'objectif, Cédric. Souris.

La voix était d'une clarté effrayante. Pas un souffle. Juste l'autorité absolue. Cédric sentit un spasme dans sa cuisse gauche. Un tremblement nerveux. Sa vision se brouilla légèrement sur les bords. L'effet tunnel. Son cerveau triait les informations : la lumière trop vive, la cible qui dérivait d'un millimètre vers son sternum, l'odeur de foudre des ballasts.

— Six.

Il pensa à Véra. À son parfum de musc et de tabac froid. \*« Ils préféreront repeindre les murs avec ton cerveau, Cédric. »\* Elle avait raison. Le Consortium ne négociait pas. Il effaçait.

— Cinq. Ouvre la bouche. Dis-le.

Ses lèvres s'entrouvrirent. Un son rauque mourut dans sa gorge. Il vit son reflet dans le moniteur : un masque de cire aux yeux dilatés. Le temps s'étirait comme un élastique prêt à rompre. Le cadran numérique affichait 20:04:12.

— Quatre. Le doigt est sur la détente, Cédric. On sent la résistance.

Un goût de fer envahit sa bouche. Sa main droite quitta le bureau pour venir frôler son bouton de veste, un geste réflexe pour cacher la cible. La voix ricana.

— Trois. Pas de mains. On veut voir le trou. Repose ta main sur la table.

Il s'exécuta. Le contact avec la surface lisse lui parut électrisant. Ses phalanges étaient d'un blanc spectral. Une goutte de sueur glissa avec une lenteur sardonique, traçant un sillon humide pour venir s'écraser dans le creux de son oreille. Le chatouillement était une torture.

— Deux.

Le chiffre fut murmuré avec une douceur presque amoureuse. Cédric imaginait l'index de l'homme, quelque part dans l'obscurité d'un immeuble en face. Il avait l'impression de respirer du verre pilé. Le caméraman de la grue fit pivoter son engin dans un silence huileux. Un mouvement fluide de squalo autour d'une proie. Cédric pensa soudain à Mila. L'éclat de ses dents dans l'ombre. Elle lui avait dit que le pouvoir était une drogue dont on ne revenait pas vivant.

— Un.

Le silence qui suivit fut plus lourd que l'annonce. Cédric ferma les yeux une fraction de seconde, attendant le choc hydrostatique qui transformerait ses poumons en bouillie. Rien ne vint. Juste le signal. La lumière rouge de la caméra 1 s'alluma. Cinq millions de paires d'yeux se braquèrent sur sa détresse. Le point rouge sur sa poitrine commença à monter. Lentement. Il gravit le nœud de sa cravate, franchit la pomme d'Adam, pour se fixer précisément entre ses deux sourcils.

— Parle, Cédric. Dis-leur que tu vas les sauver.

Sa bouche s'ouvrit. Ses cordes vocales étaient des fils de fer rouillés. Jérôme, le chef de plateau, s'approcha. Un homme de l'ombre, habitué aux imprévus, portant un pull noir trop large. Son regard alternait entre le front de Cédric et les moniteurs. Il ne voyait pas le sniper. Il ignorait qu'il marchait sur un fil de rasoir.

— Mes chers compatriotes.

Les mots sortirent, arrachés à ses poumons. Cédric n'entendait plus sa propre voix. Dix mille watts de lumière blanche transformaient le plateau en un désert de silice.

Jérôme fit un geste de la main, un signal pour couper. Il était à deux mètres. Dans l'oreille de Cédric, le souffle de l'assassin se fit plus court. Le clic d'une sécurité que l'on retire vibra jusque dans sa mâchoire.

— La France traverse une crise sans précédent, continua Cédric.

Ses mains plaquées sur le pupitre montraient des jointures blanchies. Le technicien était maintenant si proche qu'il aurait pu toucher son épaule. Jérôme tendit le bras vers le visage de Cédric pour essuyer un reflet, ou peut-être pour comprendre cette étincelle de sang miniature qui dansait sur sa peau.

— S'il touche le point rouge, je lui fais sauter la cervelle. Souris, Cédric.

Cédric contracta les zygomatiques. Il fixa l'objectif noir. Jérôme s'approcha encore. On percevait le frottement de ses semelles en caoutchouc sur le linoléum. Un bruit de succion minuscule. Il tendit l'index. La peau de sa main était tavelée, les ongles coupés ras. Un homme ordinaire sur le point de déclencher l'apocalypse.

— C'est pourquoi je ne me contenterai pas de réformer.

Le mot mourut dans sa gorge. Le point rouge glissa brusquement, s'attardant sur le

nœud de sa cravate. La voix n'était plus qu'un sifflement de serpent.

— Dis que tu es le candidat de l'ordre. Regarde Jérôme. Regarde-le bien.

Jérôme était à trente centimètres. Cédric sentait sa chaleur corporelle. L'index du technicien se releva. Le silence était une masse physique.

— Je suis candidat à la présidence de la République.

Il articula chaque syllabe comme si c'était la dernière. Jérôme toucha enfin le revers de la veste de Cédric. Un frôlement. À cet instant, le temps se fractura. Cédric vit la pupille de Jérôme se dilater. Le technicien venait de comprendre. Derrière la vitre du studio, un éclair bref déchira l'obscurité de la rue. Un éclat de métal sous la lune.

Un craquement sec déchira l'air. La vitre blindée explosa en une pluie de diamants coupants. Jérôme n'eut pas le temps de crier. Son corps fut projeté en arrière, frappé par un marteau invisible. Le signal de V6 passa au noir.

Des lueurs de secours d'un vert maladif baignaient les carcasses des caméras. La poussière de verre flottait dans l'air. Cédric ne respirait plus. Il sentit une piqûre sur sa joue gauche. Une goutte de sang perla, s'écrasant sur le col de sa chemise. À ses pieds, Jérôme était une masse sombre. Une flaque s'étendait, noire sous la lumière de secours, grignotant le linoléum. L'odeur arriva enfin : un mélange de fer chaud et de poudre.

Cédric essaya de reculer. Ses jambes refusaient d'obéir. Sa main droite chercha un appui. Il serra le bord du pupitre jusqu'à ce que le plastique lui entaille la paume.

— Cédric.

La voix dans l'oreillette était devenue cristalline, presque amicale. Cédric balaya la

régie du regard. Les silhouettes des techniciens s'étaient évaporées. Il fit un pas. Le verre crissa sous ses mocassins, un bruit de mastication insupportable. Le point rouge n'était plus là.

Un frisson remonta sa colonne vertébrale. On ne coupe pas le direct pour un seul mort. Il sentit le courant d'air froid venir de la brèche. Paris était là, dehors, invisible et prédatrice.

— Tu as été parfait, reprit l'inconnu. Même dans la mort, tu es rentable.

Au fond du studio, une porte venait de s'entrouvrir. Une silhouette trop droite pour être un technicien fit un pas dans la lumière verte. Cédric vit le reflet d'un canon. Un téléphone vibra dans la poche de Jérôme. \*Bzzzt. Bzzzt.\*

— Ne bouge pas. La suite va te plaire.

La porte de secours claqua, verrouillant le studio de l'intérieur. Le clic métallique fut définitif. Cédric sentit une goutte de sueur froide s'écraser sur son sourcil. Le silence était celui d'un prédateur tapi dans les coins d'ombre.

— Regarde l'ombre, murmura la voix. Elle t'attend.

L'inconnu avançait avec une lenteur chirurgicale. On percevait le froissement de son imperméable en nylon. Il tenait un objet long, fin. Cédric voulut hurler, mais sa gorge était obstruée par une peur acide. La silhouette s'arrêta. Elle inclina la tête sur le côté.

— Ton pouls est à cent quarante, Cédric. Tu es magnifique dans la terreur.

L'inconnu entra dans la pénombre, à la limite du faisceau. Cédric vit une main gantée de latex noir. Une main de boucher.

— Paul ? Antoine ?

L'inconnu ne répondit pas. Il leva lentement son bras. L'objet qu'il tenait était une seringue démesurée, remplie d'un liquide ambré qui captait les reflets verts. Un dard de verre.

Cédric sentit ses jambes flageoler. Il jeta un regard vers son propre reflet dans la vitre brisée : un homme décomposé, acculé contre un mur de lumière. L'homme à la seringue accéléra. Ses pas ne faisaient aucun bruit. Cédric arracha le lourd micro de table de son socle.

L'inconnu était à trois mètres. Cédric voyait le vide dans ses lunettes noires.

— Maintenant.

L'ombre bondit. Cédric balança le micro, mais son pied glissa dans le sang de Jérôme. Il s'effondra sur les genoux. L'aiguille fendit l'air à un millimètre de son oreille. Une main de fer se referma sur son col, l'écrasant contre le sol tiède.

— Doucement, murmura une voix réelle, juste au-dessus de lui. On ne gâche pas une telle audience.

La pointe de l'aiguille vint se presser contre sa carotide. Cédric sentit la morsure du métal. Il attendit le noir. Mais la pression se relâcha. Un sifflement strident déchira l'atmosphère. Une fumée blanche et épaisse jaillit des bouches de climatisation.

Un cri étouffé retentit dans la brume. Un choc sourd. Puis, des rangs frappant le sol avec une autorité militaire. Une main agrippa son bras et le souleva d'un coup sec. Une silhouette massive, équipée d'un masque à gaz, lui faisait face.

— Debout, candidat. On change de décor.

La voix était rauque, filtrée. L'inconnu lui plaqua une main gantée sur la bouche.

— Taisez-vous. Si vous voulez vivre, oubliez votre nom.

Il l'entraîna vers le fond. Des projecteurs explosaient un par un sous l'effet du sabotage. Des éclats de verre pleuvaient comme des diamants noirs. Ils passèrent devant Jérôme. Dans la brume, le cadavre sembla avoir un spasme. Ils arrivèrent devant une trappe technique. Une odeur de poussière électrique monta des profondeurs.

— Descendez. Maintenant.

Cédric regarda derrière lui. Il vit l'homme à la seringue se relever, mais il n'était plus seul. Trois autres ombres descendaient en rappel du plafond comme des araignées de métal. Le point rouge réapparut, balayant la fumée. Il se fixa sur le front de l'homme au masque à gaz.

— Sautez ! hurla son sauveur.

Cédric bascula. L'apesanteur ne dura qu'une fraction de seconde. Il roula sur un plancher de métal strié qui lui râpa les paumes. Au-dessus, le couvercle de la trappe se referma. Le silence tomba, saturé d'odeur de caoutchouc brûlé. L'homme au masque atterrit à un mètre. Les bottes tactiques ne firent aucun bruit.

Cédric essaya de se redresser. Il vit des lueurs blanches filtrer par les fentes du plancher. Les tueurs étaient là-haut. Leurs rangers martelaient le plexiglas.

— Bougez.

Une main de kevlar saisit le col de sa veste. Cédric fut hissé debout. Ils s'enfoncèrent

dans un labyrinthe de gaines techniques. L'obscurité était parsemée de diodes de serveurs clignotant comme des yeux de prédateurs. L'homme s'arrêta et balaya le visage de Cédric avec un scanner bleu. L'appareil émit un bip sec.

— Authentification confirmée.

L'homme sortit un téléphone. L'écran indiquait : "EXTRACT ALPHA. 02:00 MIN".

— Ils savent que vous n'êtes pas mort, dit l'homme. Ils ne partent jamais sans le trophée.

Une goutte de sueur froide coula le long de la colonne de Cédric. Quelqu'un venait de forcer la trappe. Une lampe torche balaya le couloir, trouvant un lambeau de sa veste accroché à un montant d'acier.

— Courez.

Cédric s'élança, ses chaussures de ville glissant sur le métal gras. Il courait vers le néant. Il trébucha, son genou heurtant un rail en acier. Un choc osseux qui lui arracha un grognement.

— Avancez, ou je vous laisse ici.

Cédric rampa. Des lames de lumière blanche tombaient du plafond, le découpant en tranches d'ombre. Une botte lourde écrasa le plexiglas juste au-dessus de sa tempe. Il se figea. Ses doigts se crispèrent sur un faisceau de câbles optiques, tièdes et vibrants de gigaoctets.

Un rayon laser rouge traversa une fente. Il se posa sur le dos de la main de Cédric. Le point resta immobile. Ses muscles tremblaient d'un spasme incontrôlable. Puis, la luciole glissa vers l'obscurité. L'homme au masque le tira vers un conduit de

ventilation. L'air y était chargé de moisi.

Derrière eux, une grenade assourdissante explosa. Le choc lui déchira les tympans. Un acouphène strident remplaça le monde. L'inconnu épaula un pistolet-mitrailleur compact, son regard fixé sur le bout du tunnel.

Soudain, une main nue jaillit de l'obscurité devant eux. Elle agrippa le bord tranchant du conduit. Les ongles étaient rongés jusqu'au sang.

— Cédric ? C'est moi. Ne tirez pas.

Mila. Son parfum de jasmin luttait contre l'odeur de graisse. Dans la faible lueur, ses pupilles étaient noires de terreur. Derrière elle, une silhouette massive se dressait. L'homme au masque raffermi sa prise. Son index se contracta millimètre par millimètre.

Le point rouge réapparut. Il était fixé, immobile, juste entre les deux yeux de Mila. Une perle de sang lumineuse. Cédric voyait ses lèvres remuer, mais aucun son ne sortait. La silhouette derrière elle posa une main sur son épaule. Un geste presque tendre.

Dans l'oreillette de Cédric, la voix murmura :

— Souriez. Voici le bouquet final.

La paroi du conduit vibra. Le point sur le front de Mila s'élargit. L'homme au masque se tendit. La silhouette derrière elle se pencha pour lui glisser un dernier mot :

— Le Consortium vous remercie pour votre candidature, Monsieur le Président.

Le doigt se contracta. Mais au lieu de la détonation, un flash blanc pulvérisa l'obscurité. Une onde de choc thermique balaya le conduit. Cédric ferma les yeux, les paupières brûlées. Il n'y avait plus de Mila. Plus d'homme au masque. Juste une chute

libre dans un vide de pixels.

Le signal était coupé.

# Chapitre 2

## Script de l'Ombre

L'ampoule du miroir grésille. Une fréquence aiguë, lancinante, qui lui scie les tempes. Cédric fixe son reflet. Le maquillage ne masque plus rien. La sueur perle à la racine de ses cheveux, un liquide froid qui trace des sillons dans le fond de teint avant de mourir dans sa nuque. L'air de la loge sature. Ça sent le plastique chauffé et le café brûlé. Sur la console en plexiglas, entre un tube de crème renversé et son flacon d'anxiolytiques, l'enveloppe kraft l'attend. Épaisse. Lourde d'une menace muette.

Il avance la main. Ses doigts frôlent le papier rugueux. La texture lui donne la nausée. Cédric glisse son pouce sous le rabat mal collé. Le bruit du déchirement claque dans le silence de la pièce insonorisée. Il retient son souffle. Le contenu glisse sur le marbre synthétique. Des tirages 20x30. Papier glacé. Trop nets.

La première photo le frappe à l'estomac. L'obscurité poisseuse du \*Caveau\*, ce club du Marais où les murs transpirent le cuir. Mila est là. Elle est de dos, agenouillée, la cambrure de ses reins soulignée par les lanières d'un harnais. La lumière rouge du stroboscope a figé l'instant. Et puis il y a lui. Cédric. Son visage est tourné vers l'objectif. Ses yeux sont révulsés. Une expression de détresse absolue. La sueur sur son front brille comme du mercure.

Il fait défiler les clichés. Ses mains tremblent. Le grain de la peau. Le détail d'une morsure sur l'épaule de Mila. Sa chute, documentée avec une précision chirurgicale. En bas de la pile, un bristol blanc. Une seule phrase : \*Retire-toi\*. L'encre est noire, profonde. Définitive.

Un clic métallique. La serrure pivote. La porte se rabat contre la butée en caoutchouc.

Paul entre. Sa carrure massive occulte la lumière du couloir. Il ne salue pas. Ses yeux scannent les angles morts : le faux plafond, le dessous du canapé, le portant de costumes. Ses mouvements sont mécaniques. Le cuir de son holster crisse sous son veston sombre. Le canon du Glock 17 dépasse légèrement contre sa hanche.

Paul s'arrête devant la console. Il baisse les yeux vers les photos. Son visage reste de marbre. Aucun jugement, juste une analyse tactique. Il pose une main lourde sur l'épaule de Cédric. Sa paume est trop chaude.

— On bouge, murmure Paul. Le périmètre est mort.

Cédric ne répond pas. Ses poumons pèsent du plomb. Il regarde le bristol.  
\*Retire-toi\*. Soudain, une secousse fait tressauter le téléphone posé sur le marbre. L'appareil tourne sur lui-même. L'écran projette une lumière bleue agressive sur les clichés obscènes.

Le nom s'affiche en capitales : DGSi - BUREAU 4.

Cédric fixe l'écran. La pulsation du vibreur remonte dans ses dents. Paul resserre sa prise, ses phalanges blanchissent. Cédric tend le bras. Son cœur cogne contre ses côtes, un animal piégé. S'il décroche, le script bascule. S'il refuse, il est déjà mort. Sa main s'immobilise. Le monde s'est arrêté entre la photo de ses péchés et l'appel de l'État.

Il appuie sur « Accepter ». Sa gorge est un désert de sel.

— Allô ? Sa voix n'est qu'un souffle.

À l'autre bout, pas de voix. Juste le bruit sec d'un chargement d'arme. Une culasse qu'on relâche. Puis, un silence plus lourd que la mort. Un son industriel. Définitif. Cédric ne respire plus. Paul déchiffre la terreur sur son visage. Il tend les doigts vers

le smartphone. Un mouvement lent, prédateur. Cédric recule. Il sent le froid du marbre contre ses reins. Les yeux de Mila, figés dans le rouge, semblent crier.

— Donne-moi ça, ordonne Paul.

Sa voix est un grognement. Cédric secoue la tête, les muscles du cou tétanisés. Il plaque l'appareil contre sa tempe. La chaleur de la batterie lui brûle l'os. Une voix de femme finit par filtrer. Neutre. Chirurgicale.

— Monsieur le candidat, ne regardez pas votre garde du corps. Écoutez.

Cédric ferme les yeux. Une goutte de sueur s'écrase sur le mot *\*Retire-toi\**. L'encre se brouille, une tache noire qui s'étend comme une métastase.

— Qui est-ce ? murmure-t-il.

— La main qui peut vous sortir de là. Ou celle qui appuiera sur la détente. Vous avez soixante secondes pour quitter cette pièce par la sortie de service. Paul ne doit pas vous suivre.

Paul a déjà compris. Il sort son Glock. Le mouvement est fluide, presque invisible. Le canon pointe vers le plafond. Il scanne le couloir à travers l'entrebâillement de la porte. L'odeur de la loge a changé. Elle sent le soufre et la peur chimique.

— Il sait, souffle Cédric.

— Paul est un problème. Nous allons le neutraliser si vous ne coopérez pas. Regardez le miroir, Cédric.

Il lève les yeux. Son reflet lui renvoie un visage de cire. Sur son front, un point rouge, minuscule et tremblant. Il danse sur son sourcil, puis se stabilise entre ses deux yeux.

Le laser vient de l'immeuble d'en face, à travers la fente des stores. C'est une promesse de vide. Une signature.

Paul se tourne, alerté par son immobilité spectrale. Il voit la luciole rouge. Ses yeux s'écarquillent.

— Cédric, au sol !

Paul se jette sur lui. La vitre de la loge explose en mille éclats tranchants. Le garde du corps percute Cédric en plein thorax, l'entraînant dans une chute brutale vers le plancher. Un deuxième impact sourd frappe le mur, juste au-dessus de son ancienne position. Un trou net. Pas de détonation. Un silencieux.

Cédric sent le sang de Paul couler sur sa chemise. Une chaleur poisseuse contre son ventre.

— Paul ?

Le poids est mort. Inerte. Une ancre de chair. Dans le couloir, des pas lourds approchent. Des bottes tactiques. Le rythme est régulier. Sans hâte. Cédric rampe sous le cadavre, ses ongles griffant le tapis. Il serre l'enveloppe contre son cœur. La porte de service est à trois mètres. Verrouillée.

La poignée de la porte principale tourne. Un grincement. Une ombre s'allonge sur le sol. Cédric cherche une arme. Ses mains rencontrent le froid d'un ciseau à maquillage. Il le saisit à s'en briser les phalanges.

La porte s'ouvre. L'homme qui entre porte un masque de cuir noir. Le même que sur les photos du Marais.

— Le script a changé, Cédric.

Il lève un canon muni d'un long cylindre. Cédric se plaque contre le mur, le souffle court.

— Qui t'envoie ?

L'inconnu ne répond pas. Il appuie sur la détente.

Le percuteur claque. Le sifflement déchire l'air à quelques centimètres de son oreille. Le bois de la coiffeuse explose en éclaves. Une pluie de vernis lui cingle la joue. De fines coupures commencent à perler. Il ne crie pas. Sa gorge est un tunnel de glace. L'odeur de la poudre brûlée se mélange à la vapeur métallique du sang de Paul.

L'homme au masque incline la tête. Un mouvement d'oiseau de proie. La lumière des néons accroche la surface huileuse du cuir noir. C'est la même texture que sur les clichés.

— Regarde-moi, ordonne l'ombre.

La voix passe par un modulateur, une fréquence métallique qui gratte les tympanes. Cédric serre son ciseau. C'est une épingle face à un couperet. Ses doigts tremblent. Le point rouge quitte le mur pour se poser sur son sternum. Une tache de rubis sur sa chemise blanche. Un baiser de feu.

Le tueur avance. Ses bottes broient le verre au sol. Le bruit d'un broyeur industriel. Dans un coin, le téléphone brisé de Cédric s'illumine. Un bourdonnement de frelon contre le parquet. Le nom de VERA clignote.

L'inconnu retire son gant droit. Sa peau est d'une pâleur de craie, presque translucide. Il sort un boîtier noir de sa poche. La paranoïa de Cédric se cristallise : ce n'est pas une exécution, c'est une mise en scène. Le point rouge remonte vers sa gorge.

La porte de service émet un déclic. Quelqu'un insère une clé.

— Le public a faim, Cédric. On ne fait pas attendre son audience.

Le tueur pose son pouce sur le bouton du boîtier. Cédric bascule, prêt à projeter le corps de Paul vers l'avant. La porte de service pivote avec un gémissement de métal supplicié. Une fente de lumière jaune découpe l'obscurité. L'air est saturé de fer. Sous son flanc, le cadavre s'affaisse encore. Le sang imprègne sa soie, collant le tissu à sa peau comme une membrane poisseuse.

L'homme au masque reste immobile. Seul le laser suit les soubresauts de son rythme cardiaque. Un métronome de mort. Dans le couloir, un pas écrase un éclat de verre. Une silhouette se dessine. Fine. Nerveuse. Un éclat métallique brille à sa ceinture.

Le téléphone recommence sa danse. \*APPEL ENTRANT : DGSi - PRIORITÉ ALPHA\*.

— Ne bouge pas, murmure la voix électronique.

Le tueur fixe Cédric. Ses yeux sont des puits de pétrole. La silhouette à la porte avance d'un pas. Une main gantée de latex noir tient une arme courte. Ce n'est pas la police. Cédric reconnaît cette souplesse de prédateur. C'est le style du Consortium. L'épuration commence par les témoins.

Cédric appuie sa paume sur le sol. La moquette est une éponge de sang. Le liquide s'infiltré sous ses ongles. Il doit bouger. Maintenant. Il voit les photos près de lui. Mila rit, les yeux bandés. Un plaisir devenu sentence.

L'inconnu à la porte lève son arme. Le tueur au masque presse lentement le bouton de son boîtier. Un bip électronique déchire le silence. Le point rouge s'élargit sur sa

gorge. Ce n'est plus une cible. C'est un signal.

Un craquement sec retentit dans le plafond. La poussière tombe en pluie fine sur ses épaules. Les câbles d'acier gémissent. Quelque chose de lourd cède. Le téléphone s'arrête. Le silence est plus terrifiant qu'une explosion. Cédric arque les reins, basculant le poids colossal de Paul sur le côté.

— Maintenant, souffle le masque.

La porte de service vole en éclats. Une détonation étouffée siffle à son oreille. Le projectile s'écrase dans le fauteuil, libérant un nuage de mousse blanche. Cédric glisse sur le sang. Ses yeux rencontrent une petite caméra fixée dans le coin supérieur. Une lentille de verre froid qui ne cligne jamais.

L'homme au masque pivote vers l'intrus. Il lâche le boîtier. Dans le couloir, des sirènes hurlent, lointaines. Cédric parvient à se dégager. Il est couvert de rouge. Il ressemble à une abomination. Il rampe vers le téléphone. Ses muscles du dos hurlent. Il doit parler à Véra avant que le plafond ne s'effondre.

Ses doigts effleurent l'écran étoilé. La chaleur de l'appareil est une brûlure. Il décroche alors qu'une nouvelle détonation pulvérise le miroir. Un tourbillon d'éclats tranchants.

— Cédric ? hurle Véra. Le protocole de nettoyage est activé !

Le tueur et l'intrus s'entrechoquent. Un bruit de viande pilée. Un couteau brille. Une lame dentelée pour l'éviscération. Le laser balaye le plafond, dessinant des trajectoires de sang virtuel. Cédric se redresse contre le mur. Une vibration sourde monte du sol. Ce n'est pas le téléphone. C'est le bâtiment.

L'homme au masque referme sa main sur la gorge de l'intrus. Un cartilage se brise.

Bruit sec. Le tueur se retourne vers Cédric. Il ramasse les photos du club au passage.

— Le retrait n'est plus une option. C'est une extinction.

La poignée de la porte principale commence à tourner. Le plateau est derrière. Le tueur lève son arme, l'alignant entre les deux yeux de Cédric. La lumière vacille, puis meurt. Le noir est total. Seul reste le point rouge, fixé sur son front. Une pression thermique qui s'enfonce dans l'os.

Cédric ne voit plus rien. L'odeur du parfum de Mila, musc et sueur, sature l'air raréfié. Son cœur est un marteau-piqueur. Chaque pulsation envoie une décharge dans son dos. Le silence est peuplé de craquements. Au-delà de la porte, un murmure monte. Une marée humaine. Des milliers de chuchotements. Ils attendent le messie. Ils ignorent que le direct est une exécution.

Le bourdonnement industriel arrache le bâtiment à ses fondations. Un flacon de fond de teint s'écrase sur le sol. Odeur de vanille chimique. Le tueur est une masse plus dense que l'obscurité. Cédric tente de reculer. Sa main rencontre un relief tranchant : un morceau du miroir resté dans le cadre. Un rasoir. Il serre la poigne. La peau cède. Le liquide poisseux coule le long de son poignet. La douleur est une ancre.

— Tu n'as pas compris, chuchote la voix. Ils veulent ta fin. C'est ça, l'audience.

La poignée principale claque. Un filet de lumière blanche découpe le noir. Il vient du plateau. La silhouette du tueur se détache en contre-jour. Immense. Un technicien pousse la porte.

— Monsieur Cédric ? On est à l'antenne...

La phrase s'arrête. L'intrus voit le carnage. Paul dans son sang. Cédric prostré, un éclat de verre à la main. Le tueur pivote son poignet. Le silencieux brille. Cédric voit

l'index se contracter. À cet instant, son téléphone vibre sous sa cuisse. \*« LE GAZ EST OUVERT. PARS. »\*

Une odeur d'œuf pourri envahit la pièce. Le bourdonnement s'arrête. Le tueur marque un temps d'arrêt. Cédric comprend que le nettoyage est un effacement total. Le technicien à la porte porte la main à sa gorge. Les yeux de Cédric brûlent. Chaque inspiration est un poison. Il resserre ses doigts sur l'éclat de verre jusqu'à l'os.

Le tueur tire.

L'air se déchire. La balle siffle à un centimètre de son oreille. Une traînée de chaleur pure. Le projectile écrase le montant en acier de la console. Une gerbe d'étincelles bleutées illumine les particules de gaz. L'odeur de soufre sature tout. Cédric plaque sa main sur sa bouche. À ses pieds, le technicien s'effondre, les yeux révulsés. Le gamin s'éteint, fauché par le vide.

Le tueur ne cille pas. Il ramène le canon vers la poitrine de Cédric. Ses gestes ont la fluidité de l'azote liquide. Le regard de Cédric dévie vers la tablette. L'enveloppe a vomi son contenu. Les clichés brillent sous les spots de secours. Lui, à genoux. Le cuir. Sa bouche ouverte sur une humiliation achetée trop cher.

Le téléphone hurle contre sa cuisse. \*DGS - PRIORITÉ ALPHA.\*

Le sang glisse sur l'écran tactile. Il parvient à décrocher.

— Cédric, ne bouge pas, crache Véra. Injection de VX. Si tu respires, tu es mort.

Le tueur incline la tête, curieux. Sa main gantée presse un commutateur radio.

— Le Consortium a détourné les serveurs, reprend Véra. Si tu sors par la porte principale, tu apparais en direct. Ils veulent ta chute en 4K.

Un nuage blanc descend des bouches d'aération. Un linceul de givre. Le tueur range son arme avec une lenteur insultante. Il sait qu'il n'a plus besoin de balles. Il se fond dans les ténèbres du couloir.

Cédric tente de se lever. Ses jambes sont de coton. Il doit choisir : mourir ici ou offrir son agonie à soixante millions de gens. Il ramasse les photos, les froissant contre son torse. L'odeur d'œuf pourri brûle sa gorge. Ses yeux pleurent. La lumière du plateau l'appelle comme un mirage électrique.

Un SMS s'affiche : \*« Souriez, Cédric. Le direct commence. »\*

La poignée de la porte principale s'abaisse. Un vérin la pousse. La clameur du public, un rugissement de fauve, s'engouffre dans la loge. Cédric fait un pas, titubant. Ses yeux rencontrent l'objectif de la caméra 4. La diode rouge s'allume.

Le monde regarde.

La lumière de 10 000 watts le frappe. Une agression thermique. La sueur trace un sillon définitif dans son maquillage. Le gaz le suit, une nappe de givre toxique qui lèche ses talons. L'odeur de mercaptan est une main de fer.

Paul franchit le seuil. Sa silhouette se découpe contre le brouillard. Il ne tousse pas. Son Glock scanne la pièce. Il voit l'enveloppe vide. Cédric vacille. Ses poumons sont des sacs de braises. Il serre les clichés, le papier glacé s'incrétant dans sa plaie. Le sang et l'encre forment une bouillie noire sur sa chemise blanche.

Le public est là. Une masse organique. Une femme au premier rang fronce les sourcils. Elle voit le tremblement. Elle ne voit pas encore les filets de soie blanche derrière lui. Son téléphone vibre. Une secousse brutale.

\*DGSİ – APPEL ENTRANT.\*

— Cédric, ne bouge pas. La régie est verrouillée. Ton fils est au rang J, place 12. Si tu quittes le champ, ils activent les diffuseurs. Tout le public meurt.

Cédric écarquille les yeux. Ses pupilles se rétractent. Il cherche le rang J. Paul agrippe son coude.

— On bouge, grogne le garde. Ils veulent l'image.

— Mon fils... souffle Cédric.

Le prompteur s'allume. Les lettres défilent. Vertes. Impitoyables.

« JE RECONNAIS MES CRIMES. JE ME RETIRE. »

La clameur monte. Une goutte de sang s'échappe de sa narine droite. Elle tache son col. Cédric sent le goût métallique envahir sa bouche. Le VX attaque ses nerfs. Ses muscles tressaillent. Sa main s'ouvre.

Un cliché glisse. Il plane. S'écrase face visible sur le sol, pile devant la caméra. L'image est nette. Mila. Le rubis du laser danse sur son torse.

— Regardez l'objectif, Cédric, murmure la voix. Dites-le.

Le capteur dévore les contrastes. La sueur, la terreur, le cuir noir de la photo. Le silence est une nappe de plomb. Cédric aperçoit enfin le pull rouge de Léo. Rang J. Place 12. Deux ombres massives encadrent l'enfant. Il veut hurler, mais ses jambes sont du béton frais.

— Parle, souffle Paul, la mâchoire serrée.

Le prompteur scintille. Vert acide. « JE ME RETIRE ». Sa langue est une éponge sèche. Une nouvelle goutte de sang percute le sol. Les autres photos s'éparpillent comme des feuilles mortes autour de ses chaussures vernies. Il doit le dire. Pour Léo. Pour l'oxygène.

Le signal de la caméra clignote. Une interférence stridente. Sur le prompteur, le texte disparaît. Une ligne de code rouge sang défile. Paul lâche son bras, le visage décomposé. Dans la fosse, l'une des ombres à côté de son fils lève un cylindre noir.

Le plafond explose.

Une gifle monumentale. La poussière de gypse dégringole en cascades. Cédric ne bouge plus. Dans l'air saturé, les projecteurs dessinent des colonnes de lumière solide. Paul plonge vers son holster. Son bras gauche jette Cédric au sol. Le lino est imprégné d'odeur chimique.

— Reste en bas !

L'acouphène est une lame qui cisaille son cerveau. L'ombre au cylindre est une silhouette de prédateur. Une pluie d'éclats continue de tomber. Un morceau de projecteur pulvérise le pupitre. Le sang de son front rejoint la mare au sol.

Le prompteur affiche des coordonnées GPS. La grosse caméra grue, arrachée, bascule lentement. Trois tonnes d'acier décrivent un arc de cercle vers lui. Cédric voit son visage sur l'écran de contrôle de l'engin qui chute. Une exécution en direct.

Paul bondit vers la fosse. Le candidat est seul. L'ombre lève son arme vers Léo. Le téléphone s'arrête de vibrer. Silence de mort.

L'ombre de la grue dévore le plateau. L'acier gémit, un cri torturé. Cédric fixe l'objectif de verre noir qui va broyer sa cage thoracique. Mila, sur la photo au sol,

semble le regarder à travers son bandeau de soie. Il glisse deux doigts dans sa poche. L'écran affiche : VÉRA.

— Léo, cours !

La voix est inaudible. Le doigt du tireur se contracte sur la détente. Un mouvement mathématique. Sur le prompteur, trois mots clignotent : EXÉCUTION EN COURS.

Le socle de la grue s'arrache. Paul percute l'ombre au moment où un claquement sec déchire le studio. Le téléphone meurt. Le bloc optique de la caméra explose à quelques centimètres de son crâne. Les lentilles lui lacèrent la joue. Il ne sent que l'absence.

Le corps de Paul bascule dans la fosse avec l'assassin. Cédric tourne la tête. Léo a les mains sur les oreilles. Une tache sombre s'étend sur son pull en cachemire, au niveau du cœur. Cédric tend le bras. Trop tard. La grue s'écrase dans un tonnerre de fin du monde.

L'écran géant de la régie s'allume. Véra le regarde. Elle sourit.

— On ne quitte pas le Consortium, Cédric.

Le noir devient total. Seule l'odeur du sang et de l'ozone persiste dans les ruines.

# Chapitre 3

## Chambre 402

L'air de la suite est une insulte. Trop pur. Trop froid. Le tapis de laine étouffe le bruit de ses pas, mais pas le martèlement de son cœur contre ses côtes. Cédric perçoit l'odeur de la bête avant même de la voir : une fragrance brute, tannée, mêlée à une note de santal qui lui brûle les narines. Il s'arrête. Derrière la baie vitrée, les lumières de Paris ressemblent à des circuits imprimés en surchauffe. Il est venu ici pour l'oubli. Pour que la douleur efface enfin le bourdonnement des sondages et les visages de ses rivaux de plateau. Ses doigts tremblent sur les boutons de sa chemise en popeline.

Mila est assise sur le rebord du lit. Une tache d'ombre plus dense que la nuit. Le craquement de sa veste lorsqu'elle incline la tête déchire le silence. Elle l'observe comme une carcasse au bord d'une autoroute, les yeux dépourvus de la moindre empathie. Elle attend qu'il abdique sa stature d'homme public. Sous sa couche de maquillage télévisuel, Cédric sent une goutte de sueur glisser lentement le long de sa colonne vertébrale. C'est le prix du pouvoir : se mettre à genoux devant celle qui ne l'aime pas, juste pour vérifier qu'il existe encore.

Il s'approche. Ses articulations craquent. Mila lève une main gantée et effleure sa mâchoire avec le revers de son index. Le contact de la peau tannée est glacial, presque brûlant à force de neutralité. Le mépris sur ses lèvres est une entaille nette. Elle resserre ses doigts sur son menton, l'obligeant à lever les yeux vers le plafonnier éteint. Il cherche cette décharge électrique, ce moment précis où il n'est plus le roi de l'audience, mais un simple corps à broyer.

Un tic-tac discret provient de la table de chevet. Non, c'est une vibration sourde. Un

ronnement mécanique sous le souffle du climatiseur. Cédric ferme les yeux.

L'éclat jaillit.

Une ponction de lumière chirurgicale déchire l'obscurité. Un flash bref, brutal, provenant de la grille d'aération. La rétine de Cédric conserve une tache pourpre, une empreinte fantôme de l'intrusion. Dans cet éclair, il a vu l'objectif, un iris de verre tapi dans l'ombre. Il ne bouge plus. Mila ne tressaille pas. Elle sourit, et c'est un sourire de prédateur qui vient de voir la mâchoire du piège se refermer.

Elle penche son visage vers le sien. Ses lèvres frôlent son oreille.

— Tu as ton texte, Cédric ? murmure-t-elle.

Elle se recule d'un millimètre pour savourer sa paralysie. Ses doigts glissent sur le métal d'un bouton de manchette qu'il n'avait pas remarqué sur sa propre manche.

Elle caresse le bord de son gant, le faisant crisser contre sa peau.

— La régie adore les gros plans. Ils disent que ton agonie fait de meilleurs chiffres que tes promesses de campagne.

Cédric veut reculer, mais ses jambes refusent d'obéir. Un second flash, plus faible, crépite là-haut. Le signal. Quelque part dans Paris, le flux est déjà encodé. Chaque pore de sa peau est transformé en pixels. Mila se lève d'un bond gracieux et s'éloigne vers le minibar. Elle sort une fiole d'un bleu électrique de sa poche.

Le silence pèse. Une tonne de plomb. Soudain, des pas lourds résonnent dans le couloir. Rythmés. Militaires. Ils s'arrêtent net devant le panneau de chêne. Cédric fixe la poignée en laiton. Aucun cliquetis. Juste cette présence compacte de l'autre côté du bois.

Mila incline la fiole. Le liquide bleu phosphorescent ondule avec une viscosité de mercure. L'odeur arrive en premier, une pointe d'air ionisé et de solvant industriel. Elle s'approche, ses talons s'enfonçant dans le sol meuble sans bruit. Elle s'arrête à

quelques centimètres de lui. Elle est d'un calme écœurant. Au-dessus d'eux, la grille d'aération semble respirer. Une diode écarlate clignote désormais derrière les lamelles métalliques. Régulier. Obsédant. C'est le décompte final.

La serrure magnétique de la porte lâche dans un claquement hydraulique. Le panneau de bois pivote. Un courant d'air froid s'engouffre dans la pièce, apportant le parfum métallique des armes que l'on dégaine. Une silhouette immense se découpe dans l'embrasure. Elle porte le noir de ceux qui n'existent pas.

Mais le mouvement vient d'ailleurs.

À travers le verre dépoli de la salle de bain, une ombre s'est matérialisée. Un clapotis survient, infime, le bruit d'une goutte d'eau s'écrasant sur le marbre. Mila se fige. La porte pivote dans un gémissement de charnière. Une main apparaît sur le montant, une main pâle dont les ongles sont peints d'un noir de jais. Un filet de vapeur s'échappe de la pièce d'eau, une brume tiède qui vient lécher la moquette.

La silhouette franchit le seuil. Ce n'est pas un tueur de l'organisation. C'est une forme familière, dont la présence ici fait basculer la réalité dans le cauchemar. C'est Véra. Elle porte la robe de soie qu'elle arborait lorsqu'il l'a vue s'enfoncer dans les eaux noires de la Seine trois nuits plus tôt. Elle est trempée, une traînée sombre et huileuse marquant son passage.

— Le direct commence, dit-elle.

Le bélier frappe enfin la porte d'entrée. Le bois éclate. Un éclat de vernis vole et cingle la joue de Cédric. Il sent la coupure fine et la goutte de sang chaud qui glisse le long de sa mâchoire. De l'autre côté, des voix aboyées dans des masques à gaz saturer l'air. Mila se plaque contre lui, son bustier craquant contre sa chemise imprégnée de sueur acide.

— Regarde ton fantôme, siffle-t-elle. Elle est ton audience. La seule qui compte.

Véra ramasse une arme au sol avec une précision chirurgicale. Ce n'est pas vers la porte qu'elle vise. C'est vers le front de Cédric. Au même instant, un cylindre d'acier roule sur le sol. Un bruit de grelot funèbre. Le temps s'étire. Cédric fixe la grenade MK13 dont la goupille brille encore sur le seuil.

Le premier homme de l'unité d'intervention bascule dans la pièce. Son laser rouge vient danser sur le bustier de Mila avant de se fixer sur la tempe de Véra. Le cri de l'officier est étouffé par le sifflement de la grenade. Le monde se brise en un éclair de magnésium pur. Sept millions de candelas dévorent l'espace. Cédric a fermé les yeux trop tard. L'image de Mila, figée dans un rictus, reste gravée au fer rouge sur l'envers de ses paupières.

L'onde de choc physique le projette au sol. Ses tympans craquent. Un sifflement linéaire s'installe dans sa boîte crânienne. Il ne sent plus que l'odeur de soufre qui lui racle la gorge. Dans le chaos, des mains de fer le saisissent par les revers de sa veste. Mila le traîne sur quelques mètres. Elle le projette contre la boiserie d'une issue dérobée et plaque un boîtier froid contre sa paume.

Cédric force ses yeux à faire le point. Des chiffres rouges défilent sur l'écran à cristaux liquides. Un compteur. En haut de l'écran, le logo de sa propre chaîne, V6. Le flux de la chambre est injecté sur le signal national. Le monde entier voit sa terreur et le cadavre de Véra — car elle est retombée, fauchée par un tir qu'il n'a pas entendu.

Mila lui adresse un dernier clin d'œil. Elle le pousse dans le vide d'un monte-charge de service. La chute est brève. Son dos percute le toit métallique de la cabine avec un fracas de carrosserie. L'ascenseur ne descend pas. Il monte vers le toit.

Son téléphone vibre dans sa poche. Une notification unique. Un lien vers un direct intitulé : \*« L'exécution du Candidat »\*. La miniature montre son propre visage, en

gros plan, avec un marqueur de mort fixé sur la tempe.

Le compteur de spectateurs affiche déjà douze millions.\_

# Chapitre 4

## Quai des Orfèvres

La dalle de métal dégageait une lueur bleutée, presque sale. Lacombe ajusta ses gants. Le claquement sec du latex contre ses poignets résonna dans le silence pressurisé de la morgue. Devant lui, Thomas. Ou ce qu'il en restait après quarante-huit heures dans la Seine. L'assistant de Cédric n'avait plus rien du jeune loup aux dents longues qui écumait les loges des plateaux télé. Son visage n'était qu'un masque de cire grise, boursoufflé, les traits effacés par une agonie méthodique.

Une odeur de vase et de décomposition sucrée flottait dans l'air froid. Lacombe remarqua une trace d'encre sur son propre pouce, un reste de paperasse matinale, dérisoire face au corps ouvert. Il saisit la mâchoire du cadavre. Elle était verrouillée, rigide. Le flic força. Un craquement sourd brisa le silence. Il utilisa un écarteur pour maintenir l'ouverture ; ses mains ne tremblaient pas, mais une pression sourde cognait contre ses tempes.

La langue n'était plus là. À sa place, un cratère de chair sombre. Le sang avait coagulé en une masse noirâtre, emprisonnant un objet étranger enfoncé profondément dans l'isthme du gosier. C'était un rectangle de plastique noir, luisant sous les néons. Lacombe saisit une pince. Il tira. Le métal glissa sur le plastique poisseux avant de mordre.

L'objet vint d'un coup, libérant un filet de liquide fétide. Une clé de soixante-quatre gigas. Le silence acheté au prix fort. Lacombe la nettoya avec une compresse stérile. Ses mouvements étaient lents, calculés. Il sortit son ultra-portable de sa sacoche et inséra le secret de silicium dans le port latéral. L'écran projeta une lumière crue sur ses rides.

Les fichiers s'affichèrent. Des tableaux Excel révélèrent des colonnes de chiffres vertigineuses : des virements transitant par les îles Caïmans, Chypre, les Seychelles. \*Lumina Holdings\*, \*Project Echo\*. C'était la carte du ciel du pouvoir invisible, celui qui finançait les campagnes entre deux coupures publicitaires. Une goutte de sueur froide glissa le long de sa colonne vertébrale. Thomas n'était pas un assistant, c'était un archiviste.

Un courant d'air déplaça les rideaux de plastique au fond de la salle. Le ronronnement des frigos s'intensifia. Lacombe ne l'entendit pas approcher. C'était un professionnel. Il sentit d'abord l'odeur : un mélange de tabac froid et d'encaustique. Puis, le contact. Un cercle de métal glacé s'écrasa contre sa tempe.

— Ne bouge plus. Éteins l'écran.

La voix était trop calme. Celle d'un homme qui exécute une tâche ménagère. Lacombe fixa les colonnes de chiffres une dernière fois. Son doigt resta suspendu au-dessus du clavier. L'intrus exhalait une chaleur fétide qui contrastait avec le froid polaire de la pièce. Sa main gauche, restée sur le bord du plateau de chrome, captait la vibration électrique des compresseurs.

— Le Consortium n'aime pas les lecteurs curieux, reprit l'inconnu. Tu as vu trop de zéros, flic.

Lacombe ferma les yeux. Il sentit le percuteur s'armer, un clic métallique, définitif. L'air devint rare. Sa main droite s'immobilisa au-dessus de la touche de fermeture. Soudain, la porte blindée de la salle gémit et une voix de femme, tranchante comme un rasoir, s'éleva depuis l'entrée sombre.

— Posez ça, ou je vous démonte.

C'était Véra. Sa silhouette était un roc de détermination, enveloppée dans un trench humide de pluie. Elle braquait son fusil à pompe vers la silhouette massive. Le tueur ne relâcha pas sa pression. Au contraire, il enfonça davantage le canon contre l'os temporal de Lacombe. Dans la main du flic, son smartphone se mit à vibrer frénétiquement. Le nom s'affichait en clair : CÉDRIC.

— Lacombe ? Ils sont là ! répondit la voix du haut-parleur dans un cri saturé.

Un fracas de verre brisé retentit dans les étages, suivi par le hurlement d'une alarme incendie. La situation muta. Lacombe vit le reflet de Véra dans le métal d'un plateau chirurgical. Elle n'avait pas bougé, mais son doigt s'était tendu. L'électricité du bâtiment faiblit. Dans la pénombre, une ombre supplémentaire glissa derrière Véra. Un troisième acteur.

Le flic voulut crier, mais le métal lui laboura la mâchoire. Une détonation étouffée déchira l'air. Le projectile ne le toucha pas, mais le sifflement passa tout près. Véra bascula sur le côté. Le serveur informatique, derrière eux, explosa dans une gerbe d'étincelles bleues. La pièce fut plongée dans une obscurité zébrée par les éclats rouges de l'alarme.

Lacombe se retrouva au sol, les mains sur le carrelage poisseux. L'air empestait l'ozone. Le crissement d'une lame qu'on sort de son fourreau remplaça le bruit des armes à feu. Un glissement soyeux. L'acier frottait contre le cuir. Lacombe écarquilla les yeux, essayant de percer le rideau de fumée. Véra ne bougeait plus. Elle était devenue une ombre parmi les ombres.

Le tueur fit un pas. Il tenait le rectangle noir dans sa main gauche, le poing serré. Dans sa droite, une lame de combat luisait, sombre et mate. L'homme pencha la tête, cherchant Lacombe. Soudain, il s'arrêta. Il fixait le plafond, là où les conduits commençaient à recracher une vapeur blanche. Le système au CO2 venait de se déclencher.

Lacombe tenta de ramper, mais une pression brutale s'exerça sur ses trapèzes. Une force irrésistible le plaqua contre le sol. Le pistolet, à nouveau approvisionné, venait de s'écraser à la base de son crâne.

— Ne bouge pas.

L'homme déplaça son pied. Lacombe crispa ses doigts sur le joint du carrelage.

— Tu vas l'extraire pour moi, reprit la voix de fer.

Un bruit métallique résonna à l'autre bout de la pièce. Un plateau qui bascule. Le tueur ne pivota pas, mais sa tension changea. Lacombe bascula sur le flanc, l'épaule percutant le sol. Le canon glissa sur sa peau, traçant un sillon de feu. Le flic roula sous la table d'autopsie. À quelques centimètres de ses yeux, les pieds blafards de Thomas pendaient.

Le tueur était à nouveau sur lui. Une masse compacte. Lacombe vit la semelle d'une botte s'abattre. Il pivota. Le choc fit vibrer l'inox. L'air quitta ses poumons. Plié en deux, il aperçut la gorge ouverte de Thomas. L'objet était là, à portée de main. Un coup de crosse le frappa derrière la tête. La douleur fut une explosion blanche.

Il s'effondra contre le cadavre. Le contact était mou, spongieux. L'exécuteur l'écrasait contre la poitrine du mort. C'était une étreinte à trois dans l'obscurité.

— Ouvre-lui la bouche, ordonna l'ombre.

La pression du pistolet revint se loger contre sa tempe. Ses doigts tremblants se posèrent sur la mâchoire de Thomas. Il dut forcer. Le bruit de l'articulation qui craque fut insupportable. Lacombe plongea ses doigts dans la plaie. Le sang était une gelée visqueuse. Il agrippa le bord de la clé.

Soudain, une silhouette se découpa dans l'embrasure de la porte. Ce n'était pas Véra.

L'homme à la porte resta immobile, un bloc d'ébène. Un claquement sec retentit. Ce n'était pas un coup de feu. C'était un briquet. Une petite flamme vacilla. L'odeur du tabac de luxe envahit la morgue.

Le tueur pivota. Lacombe arracha l'objet de la gorge de l'assistant dans un bruit de suction.

— Tu es en retard, dit la silhouette d'une voix traînante. Le Consortium n'aime pas les bavures. Et tu en es une belle.

Le tueur pressa la détente. Le coup de feu fut un tonnerre. La balle percuta un casier dans un fracas de ferraille. L'impact projeta des éclats qui cinglèrent la joue de Lacombe. L'inconnu au manteau sombre n'avait pas bougé. Il esquissa un sourire froid.

— Tu n'as jamais appris à entretenir ton outil, dit-il.

Le tueur abandonna son arme enrayée et sortit une lame de céramique. Il se jeta en avant. L'homme au manteau l'accueillit d'un mouvement d'une rapidité inhumaine. Il saisit le poignet, le fit pivoter. Le craquement de l'os fut net. Un hurlement déchira l'air. L'inconnu se tourna vers Lacombe.

— Donne-moi ça, flic. Et peut-être que tu verras le soleil.

Lacombe serra les dents. Il sentit le métal de son propre revolver de cheville contre son mollet. Il amorça un geste, mais un point rubis apparut soudainement sur son sternum. Quelqu'un d'autre visait. Depuis les conduits.

Une détonation étouffée. La tête du tueur au sol éclata contre le carrelage. L'homme au manteau soupira, agacé par l'impatience de ses subordonnés. Le laser quitta la poitrine de Lacombe pour se fixer entre ses deux yeux. Un nouveau contact froid, circulaire, se pressa fermement contre sa première vertèbre. L'acier était encore tiède.

— Ne respirez plus, murmura une voix nouvelle, juste derrière son oreille.

Lacombe ferma les yeux. L'homme au manteau restait immobile. Ce n'était plus lui qui contrôlait la partie. Dans la main du flic, le rectangle de plastique pesait une tonne de plomb.

— La clé, flic. Ou je repeins le mur.

Le percuteur s'arma dans un clic qui déchira le silence.

# Chapitre 5

## Logistique Noire

L'obscurité de l'entrepôt était un linceul de plomb. Sous la voûte de tôle, l'air saturé d'ozone piquait les narines. Les bottes de Paul crissaient sur le béton jonché de poussière industrielle et de débris de polystyrène. Devant lui, les armoires de serveurs s'alignaient, monolithes noirs aux diodes clignotantes. Vert. Orange. Vert. Un battement de cœur électronique sur le point de s'arrêter.

Paul posa le premier jerrican au pied de la baie 402. Le métal tinta contre l'acier. Le son résonna dans le vide immense, monta vers les charpentes invisibles. Ses mains, gantées de latex, glissèrent sur le bouchon rouge. Il dévissa. Le sceau de sécurité céda dans un craquement sec. Une détonation dans ce silence de cathédrale. L'odeur de l'essence monta, brutale, écœurante. Le liquide visqueux et irisé lécha les câbles de fibre optique. Un glouglou saccadé battait la mesure de son propre pouls. Chaque goutte était une trahison. Chaque litre, une preuve qu'on effaçait.

À cinq cents mètres de là, sur le toit d'un silo à grains désaffecté, Antoine ne respirait plus qu'à moitié. Sa joue était soudée à la crosse froide de l'Accuracy International. Le métal absorbait la chaleur de son visage. À travers l'optique thermique, le monde n'était qu'une palette de gris et de blancs fantomatiques. Il balaya le périmètre. Le grillage d'enceinte. Les herbes folles ondulant sous la brise glaciale. Un rat passa dans le champ, une tache blanche filant vers les ordures. Rien d'autre.

Le clic de la molette de parallaxe fut imperceptible. Antoine se concentra sur la route d'accès, langue de bitume défoncée entre les entrepôts borgnes de Saint-Denis. Ses muscles étaient des blocs de pierre. La sueur lui brûlait les yeux. Il connaissait ce calme. La respiration de la curée.

À l'intérieur, Paul vidait son troisième jerrican. Ses gestes devenaient fébriles. L'humidité de sa propre transpiration imbibait son t-shirt entre ses omoplates. Les secrets du Consortium allaient s'évaporer dans une fumée noire. Il sortit son briquet de laiton brossé. Le métal était chaud dans sa paume.

— Antoine ? murmura-t-il dans son micro. Je sors dans soixante secondes.

Pas de réponse immédiate. Juste le souffle régulier de son binôme dans l'oreillette.

Puis, une voix de glace :

— Reste à l'abri. Une voiture arrive. Pas de feux.

Une forme se détacha de l'obscurité. Une masse sombre glissant sur le bitume sans un bruit. Un requin dans des eaux troubles. Pas de phares, juste la réverbération des éclairages urbains lointains sur sa carrosserie polie. Elle accéléra soudain. Le moteur rugit. Un feulement sourd qui déchira le silence. Le véhicule fonça droit vers le portail principal du hangar.

— Elle ne ralentit pas, Paul !

Dans la lunette, le réticule se fixa sur le pare-brise. Antoine cala sa respiration. Le monde se figea. Il pressa la détente. Le recul cogna son épaule avec une violence familière. La détonation roula entre les bâtiments. Le pare-brise explosa en une constellation de diamants. La voiture fit une embardée sauvage, percuta une pile de palettes et s'immobilisa dans un fracas de métal froissé.

Antoine ne quitta pas l'optique des yeux. Une silhouette s'extirpa de la portière conducteur, chancelante. La lumière crue d'un lampadaire de chantier accrocha les détails. Paul, debout sur le seuil du hangar, se figea, le briquet à la main.

L'homme s'écroulait. Chemise bleu clair. Galons sur les épaules. Écusson de la Police

Nationale. Le sang coulait sur son visage. L'uniforme était indéniable.

L'estomac de Paul se noua. Ce n'était pas une équipe de nettoyage.

— Putain, Antoine... C'est un flic.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le coup de feu. À travers sa lunette, Antoine vit d'autres faisceaux lumineux s'allumer au bout de la rue. Des gyrophares. Des dizaines. Ils n'étaient pas venus pour détruire des preuves. Ils venaient pour une exécution en direct. Paul regarda son briquet, puis la mare d'essence à ses pieds. Le piège venait de se refermer. Ses dents étaient en acier trempé.

Paul restait immobile. Le laiton pesait une tonne dans sa main moite. Son pouce, soudé au galet, était incapable de produire l'étincelle. L'odeur de l'essence saturait ses poumons jusqu'à la nausée. À ses pieds, la nappe d'hydrocarbures miroitait, reflétant les premières pulsations bleues sur les murs de béton. Les serveurs ronronnaient encore, témoins froids d'une vérité à effacer.

Le sang s'élargissait en une auréole sombre sur l'asphalte granuleux. Le policier ne bougeait plus, une main crispée sur le bitume. Antoine sentit la froideur de la crosse contre sa joue, contact obscène face à l'agonie qu'il venait de provoquer. Les gyrophares transformaient la rue en une boîte de nuit macabre. Chaque flash bleu révélait un nouveau détail de l'embuscade. Ils étaient synchronisés. Trop rapides.

— Antoine, décroche, souffla Paul.

Le silence radio pesait, dense comme du mercure. Antoine fixait les véhicules qui bifurquaient en hurlant au bout de l'avenue. Des fourgons d'intervention, unités d'élite à la carrosserie sombre, surgissaient de l'obscurité. Ce n'était pas une patrouille de routine. C'était une machine de guerre lancée pour broyer deux insectes. La buée floutait le massacre.

Paul fit un pas en arrière. Ses bottes produisirent un bruit de succion visqueux dans le liquide inflammable. L'entrée. Les serveurs. Le cadavre en uniforme bloquant l'accès. S'il allumait le feu, il se transformait en torche humaine. S'il restait, il finissait criblé de balles devant les caméras. Le Consortium ne voulait pas seulement leur mort ; il voulait leur ignominie. Paul et Antoine, terroristes abattant un gardien de la paix, avec les serveurs de l'État en guise de trophées calcinés.

Un point rouge dansa sur la chemise de Paul, au niveau du plexus. Antoine n'était plus le seul prédateur. Quelqu'un d'autre avait verrouillé la cible à l'intérieur du hangar.

— Paul, baisse-toi ! hurla Antoine en arrachant ses écouteurs.

Le premier impact ne vint pas de la police. Un sifflement sec. Une puce de verre vola en éclats à quelques centimètres de la tête de Paul. Le tireur d'élite adverse était en position, sans uniforme. Ils étaient pris entre le marteau de la loi et l'enclume des tueurs de l'ombre. Paul bascula en arrière, perdit l'équilibre sur le sol glissant. L'objet lui échappa des doigts. Il descendit au ralenti vers la mare d'hydrocarbures.

L'acier décrivit un arc parfait. Le temps se changea en gélatine. Paul voyait chaque détail : la rayure sur le capot, le reflet d'un gyrophare sur la charnière, l'ombre portée dansant sur le béton noyé. Ses doigts, suspendus dans le vide, tremblaient.

Il bascula. Le sol se déroba. Ses bottes glissèrent sur la pellicule huileuse. Un mur de vapeurs de pétrole lui serra la gorge. Le contact brutal du béton contre ses vertèbres lui coupa le souffle. Une douleur électrique remonta jusqu'à sa nuque. L'essence imbiba son jean, froid polaire et corrosif.

Le briquet rebondit sur un câble Ethernet. Un cliquetis métallique. Sec.

— Antoine !

Sur son toit, Antoine ne respirait plus. Son œil était soudé à l'optique. Il balaya l'horizon du bâtiment d'en face, ancienne usine aux vitres brisées comme des dents cariées. Quatrième étage. Une ombre. Un silencieux dépassait d'un linteau de briques. La luciole de sang sur la poitrine de Paul était une signature. Une condamnation.

Antoine ajusta sa dérive. Son index caressa la détente. Il sentait son cœur dans le bout de son doigt. Trop rapide. Trop lourd. Il devait tirer entre deux pulsations. Le monde extérieur s'effaça : les sirènes hurlantes, les cris des flics, les portières claquant comme des coups de feu. Tout n'était plus qu'un tunnel de verre et d'acier.

Le briquet s'immobilisa à quelques centimètres d'une flaque irisante. L'objet semblait le narguer. Une étincelle, et l'entrepôt devenait un crématorium. Paul essaya de ramper. Ses mains n'offraient aucune prise. Il ressemblait à un insecte pris dans l'ambre.

Le point rouge quitta son plexus. Il remonta vers sa gorge. Puis vers son œil.

Le Consortium ne voulait pas de témoins. Ils voulaient une exécution propre pour les caméras thermiques des hélicoptères battant l'air au-dessus de Saint-Denis. L'ombre d'une pale balaya le toit. Le vrombissement des rotors faisait vibrer les serveurs. Les diodes clignotaient frénétiquement. Elles comprenaient.

Une détonation étouffée claqua sur le toit d'en face. Un sifflement.

Le béton explosa en un nuage de gravillons. Un éclat de pierre entama la joue de Paul. Le sang chaud coulait, se mêlant à l'essence. S'il bougeait, le prochain tir lui séparerait les cervicales.

Antoine pressa la détente. Le recul lui heurta l'épaule. Il ne regarda pas le résultat. Il

réarma. Le son de la culasse était le seul bruit honnête dans ce chaos. Dans son viseur, la silhouette d'en face s'effondra, mais une seconde ombre apparut aussitôt.

— Paul, dégage ! Sortie de secours Nord ! Maintenant !

Paul fixait le laiton. Le capot s'était ouvert sous le choc. La mèche était à nu. À l'extérieur, un haut-parleur déchira la nuit : "ICI LA POLICE. SORTEZ LES MAINS SUR LA TÊTE."

La symétrie était parfaite. Les flics au Sud. Le tueur au Nord. Et entre les deux, cette nappe d'essence. Il tendit le bras. Ses doigts frôlèrent le métal froid.

Une grenade assourdissante traversa le lanterneau. Le monde explosa en une lumière blanche. Le son disparut, remplacé par un sifflement aigu. Paul ferma les yeux, mais la brûlure traversait ses paupières. Dans le néant, ses doigts se refermèrent sur le briquet. Une main gantée se posa lourdement sur son épaule. Une main qui pesait le poids d'un arrêt de mort.

Le cuir grinça. Paul ne voyait rien, juste des taches mauves. La pression l'obligeait à plaquer son visage contre le béton poisseux. Sous lui, le sol vibrait. Une cylindrée lourde hurlait à l'extérieur, se rapprochant avec une précision chirurgicale.

— Ne bouge pas, souffla une voix métallique.

Paul serra le métal dans son poing. Une petite protubérance de réalité. À trois cents mètres, Antoine ne respirait plus. Son réticule oscillait imperceptiblement. Une voiture noire venait de dérapé à l'angle de la rue du Landy, arrachant des lambeaux de bitume. Elle visait le rideau de fer défoncé.

Antoine déplaça son index. Il sentit la résistance du premier cran. Ses mains restaient sèches.

— Cible identifiée.

Le monstre d'acier pulvérisa les barrières de chantier. Les projecteurs de la police balayèrent la carrosserie sans percer l'opacité des vitres teintées. Un bloc de chaleur lancé à quatre-vingts kilomètres-heure. Antoine compta. Un. Deux. Le canon cracha une flamme brève.

Le pare-brise explosa.

Le fracas de l'impact fut assourdissant. La voiture s'engouffra dans le bâtiment en percutant les racks. Des étincelles jaillirent, bref feu d'artifice bleu électrique. Le véhicule finit sa course dans un bac de rétention. Le silence revint, seulement troublé par le sifflement de vapeur du radiateur.

Paul roula sur le côté, libérant son bras. Il aperçut enfin l'homme : silhouette massive, gilet tactique noir. L'inconnu fixait la voiture.

La portière conducteur s'ouvrit avec un gémissement. Un corps glissa. La lumière des gyrophares frappa le visage de l'homme effondré. Antoine vit le laiton sur les épaules de la victime. Uniforme bleu marine. Galons de capitaine.

Paul se figea, le pouce sur la molette. Le policier mort n'avait pas d'arme, mais un dossier scellé sous son bras inerte. L'homme en noir tourna son regard vers Paul. Un sourire carnassier.

— Félicitations, Paul. Ton ami vient de tuer le seul homme qui pouvait vous sortir de là.

Une seconde voiture surgit dans l'allée centrale. Ses phares clouèrent Paul sur place. Le piège venait de changer de nature.

Les projecteurs dévorèrent l'espace. Paul ferma les paupières. Trop tard. La brûlure rétinienne imprima deux disques blancs sous ses sourcils. L'odeur du plastique brûlé se mêlait maintenant au parfum métallique du sang frais.

Sur son toit, Antoine ne bougeait plus. Son doigt s'était figé. Dans le réticule, le cadavre du capitaine basculait lentement. Le dossier scellé buvait le rouge. Une faille béante venait de s'ouvrir. Il avait exécuté un allié. Le Consortium ne les traquait plus ; il les transformait en parias.

— Antoine, dégage, cracha Paul.

Sa voix n'était qu'un souffle. L'homme en noir restait là, silhouette découpée par le contre-jour, les mains vides, presque amicales. Paul tenta de reculer, mais ses bottes glissèrent. Le choc du rack contre ses reins le fit grimacer. L'objet en laiton disparut dans l'ombre.

La seconde voiture coupa son moteur. Silence lourd. Puis, le cliquetis du métal qui refroidit. La portière passager s'ouvrit. Une chaussure de cuir verni toucha le sol. Pas de poussière.

Antoine ajusta sa focale, cherchant le visage du passager. Son cœur cognait contre ses côtes. La main du nouvel arrivant tenait un téléphone. L'écran s'alluma. Flash bleu. À l'intérieur, l'homme masqué sortit un émetteur. Un petit boîtier noir, diode rouge clignotante.

— Tu entends ce sifflement ?

Paul l'entendit. Un bruit aigu provenant des racks. Ce n'était pas le feu. C'était le chant du gaz. Le système anti-incendie libérait autre chose. Ses poumons brûlèrent. Ses membres devinrent lourds.

Le passager de la seconde voiture fit un pas dans le halo. Antoine retint son souffle. La silhouette lui était familière. Trop familière. L'homme leva la main vers le toit, comme un salut.

Sous son masque, l'homme en noir laissa échapper un rire étouffé.

— Regarde-le bien, Paul. Avant que tes yeux ne lâchent.

Le passager sortit une arme de son holster. Il visait le réservoir de gaz au plafond. Un tir suffirait à transformer l'entrepôt en crématorium. Paul essaya de crier, mais sa gorge était scellée. Le gaz agissait vite. Son champ de vision devint un tunnel sombre.

Antoine vit le canon se lever. Abattre le nouvel arrivant et risquer l'explosion, ou regarder Paul mourir ? Ses mains tremblèrent. Le visage dans la lunette venait de se tourner vers la lumière.

C'était Lacombe. Le flic solitaire. Son seul contact propre.

Lacombe pressa la détente.

Le percuteur frappa l'amorce. Claquement sec. Antoine ne tira pas. Ses doigts étaient paralysés. La balle de Lacombe cherchait le sommet du réservoir de gaz, là où la valve brillait. L'impact produisit une gerbe d'étincelles orange. Un sifflement strident remplaça le silence.

Paul s'effondra. Ses mains griffèrent le béton, cherchant un appui. Le gaz se déversait en cascade invisible, chassant l'oxygène. Morsure glaciale. Une nappe de givre blanc commença à ramper sur les câbles. Chaque inspiration était un supplice qui lui rabotait la trachée.

Lacombe abaissa son arme avec une économie de mouvement terrifiante. Il restait immobile sous la pluie de micro-gouttelettes. Son uniforme brillait. Il regardait Paul ramper. Sans un geste. Une froideur de spectateur.

— Antoine...

Le son n'était qu'un gargouillis dans l'oreillette. Antoine posa le réticule sur le front de Lacombe. Un millimètre de pression. C'était tout. Mais son œil gauche capta un mouvement. D'autres phares s'allumaient dans l'ombre. Une ligne de lumières bleues glissant comme des requins. Un convoi fantôme.

L'entrepôt vibra. Court-circuit massif. Les étincelles tombèrent comme une pluie de météores sur Paul. Il ne bougeait plus que par spasmes. Le Consortium n'effaçait pas seulement les données. Ils effaçaient les témoins en les transformant en victimes d'un accident industriel. Lacombe était le chef d'orchestre de leur exécution sociale.

— Cible neutralisée, articula-t-il pour une audience invisible.

Une main de fer saisit le col de Paul. On le soulevait. L'homme en noir, le premier prédateur. À travers les fentes du masque en kevlar, Paul vit des yeux de technicien. L'homme sortit un scalpel. La lame capta un reflet bleuté avant de descendre vers sa nuque. Il visait la puce de traçage.

Un second coup de feu retentit. Antoine.

La balle faucha l'épaule de l'homme masqué, le projetant contre un rack. Le scalpel vola. Antoine ne relâcha pas la pression. Il réarma, le bruit métallique résonnant comme un verdict. Il regardait la porte de l'entrepôt.

Les flics étaient là. Vingt hommes, boucliers levés, formation de tortue. Ils ne venaient pas pour arrêter les criminels. Ils venaient pour nettoyer la scène.

— Paul, debout ! hurla Antoine.

Paul vit Lacombe lever son arme vers le toit. Vers Antoine. Le flic souriait. Une lassitude de corvée terminée. Un laser rouge balaya le torse de Paul, s'arrêtant sur son cœur.

L'épingle de lumière ne tremblait pas. Paul ne bougeait plus. L'air était une mélasse de fumée noire et de plastique fondu. Il sentait le goût du cuivre sur sa langue. Son cœur battait comme un animal piégé.

Sur le toit, la respiration d'Antoine n'était plus qu'un filet imperceptible. Il voyait les pores de la peau de Lacombe. Le flic ne cherchait pas à se mettre à couvert. Une invitation. Antoine sentit la résistance du ressort. Une pression de cinq cents grammes et le crâne du flic explosait. Mais il hésita. Derrière Lacombe, les gyrophares suivaient un code. Trois flashes longs, deux courts.

Paul tomba à genoux. Une carcasse de serveur chauffée à blanc lui entama la paume. Il fixait le canon pointé vers lui. Derrière le plexiglas, il reconnut un regard. Un adjoint du ministère, un homme de l'ombre vu mille fois. La trahison avait l'aspect du quotidien.

— Ne tire pas, murmura Paul.

Antoine se figea.

— Ils veulent que tu tires. C'est le script.

Lacombe désigna le toit. Un signal. Au même instant, une seconde diode rouge apparut sur la lunette d'Antoine. Un tireur d'élite invisible l'avait verrouillé. La proie et le chasseur venaient d'échanger leurs rôles.

L'air s'électrisa. Un moteur surpuissant déchira le silence. Une masse blindée surgit de l'obscurité derrière les rangs de la police. Elle fonça vers Paul, dispersant les hommes du RAID comme des quilles.

La portière arrière s'ouvrit. Une silhouette en tailleur impeccable tendit une main gantée. Véra. Ses yeux étaient deux fentes d'acier.

— Monte. Ou reste ici pour l'autopsie.

Paul regarda Lacombe. Le flic ne bougeait pas. Le laser sur l'optique d'Antoine était d'une fixité absolue. S'il bougeait, il était mort. Le doigt de Lacombe se crispa. Un déclic métallique sec.

Ce n'était pas une détonation. Un bruit de mécanisme. L'écho rebondit sur les tôles. Antoine sentit un spasme parcourir son épaule. Sur sa lunette, le point rouge était une pupille artificielle lui promettant la fin. S'il abattait Lacombe, il recevait une balle entre les deux yeux.

Paul ne bougeait plus. Ses doigts griffaient le béton froid. La douleur de sa paume calcinée n'était rien comparée au doute. Il leva les yeux vers Véra. Le cuir de son gant captait les éclats de saphir des gyrophares. L'habitacle sentait la climatisation aseptisée. Le parfum du pouvoir qui ramasse ses restes.

— Cinq secondes.

Sa voix était un métronome. Elle ne regardait personne. Le temps était une membrane prête à rompre. Lacombe fixait Paul avec une lassitude infinie. Son clic n'était pas une erreur. C'était une ponctuation.

Antoine desserra sa prise. Son index quitta la détente. Le laser ennemi glissa vers sa

gorge, juste au-dessus de la carotide. On le laissait vivre, à condition qu'il reste spectateur. Paul rampa vers la portière.

Chaque centimètre gagné semblait durer une éternité. Les flics s'écartèrent par discipline. Paul atteignit le seuil. Il sentit la chaleur du moteur. Un dernier regard vers Antoine, vers Lacombe. Il saisit la main de Véra. Elle le tira à l'intérieur avec une force insoupçonnée. La portière se referma dans un claquement pneumatique.

À l'instant du verrouillage, toutes les lumières s'éteignirent. Le noir absolu. Seul le point rouge sur la gorge d'Antoine resta une seconde, avant de s'évanouir. Le moteur hurla.

Un cri de pneu, puis un choc violent. Du métal broyé à l'autre bout de l'entrepôt.

Le choc résonna dans la colonne vertébrale de Paul. À travers le vitrage, le monde n'était plus qu'une abstraction de métal hurlant. L'obscurité fut transpercée par un projecteur de secours, balayant une carcasse fumante encastrée dans un pylône. Odeur d'ozone et de caoutchouc brûlé.

Véra restait immobile. Ses mains étaient posées à plat sur ses genoux. Elle fixait le chaos de fumée.

Sur le toit, Antoine bascula son optique thermique. Le monde vira au vert phosphorescent. La voiture accidentée était une plaie de chaleur. Une silhouette bougeait contre l'airbag. Antoine ajusta sa parallaxe, prêt à vaporiser tout ce qui sortirait.

— Paul, regarde.

Paul tourna la tête. La portière de la voiture encastrée s'ouvrit. Une main agrippa le montant. La manche était bleue. Un bleu réglementaire. Paul sentit son sang se glacer.

Le conducteur s'extirpa de l'épave. Visage maculé de noir. C'était un flic. Un gamin en uniforme complet. Il s'effondra à genoux, les yeux révulsés.

Antoine reconnut les traits. Un gosse de vingt-quatre ans. Pourquoi avait-il foncé là ? Pourquoi était-il le seul à s'être crashé alors que le RAID restait immobile ?

Paul colla son front contre la vitre. Les flammes prenaient une ampleur titanesque. Les serveurs fondaient dans un vacarme de court-circuits. Brûler les preuves. Mais ce corps en uniforme changeait tout. Un crime d'État mis en scène.

— Ils ne sont pas venus nous arrêter, Paul.

Véra affichait une satisfaction maléfique. Elle posa une main sur son épaule.

— Ils sont venus nous offrir un sacrifice.

Le flic leva une main tremblante vers le véhicule. Antoine voyait d'autres formes bouger dans l'obscurité. Des silhouettes tactiques sans insignes. Elles encerclaient le mourant. Sans l'aider. Elles attendaient.

Le silence dans l'habitacle devint assourdissant. Le Consortium récrivait le récit. Paul, Antoine et Véra n'étaient plus des fugitifs. Ils étaient les monstres du journal de vingt heures.

Soudain, une lueur rouge se posa sur le front de l'uniforme. Le point dansait sur la peau moite. Antoine hurla dans son micro, mais le son fut étouffé par le V8. Un tireur invisible contracta son index.

L'impact précéda le bruit. La tête du policier bascula. Un jet de rubis éclaboussa le

flanc du blindé. Paul recula, s'enfonçant dans le cuir. Le sang coulait sur la vitre.

— Le premier acte est terminé, dit Véra en consultant sa montre.

Elle appuya sur un bouton. Double clic pneumatique. Couperet de guillotine. La voiture recula, écrasant le verre.

Dans son optique, Antoine vit trois lasers converger vers lui. S'il restait, il était le coupable. S'il partait, il abandonnait Paul. Au loin, une sirène, réelle cette fois, déchira le ciel.

Paul agrippa le poignet de Véra.

— Qui avez-vous tué ?

Véra sourit. Un sourire de prédatrice.

— Un héros, Paul. On a toujours besoin d'un héros mort pour justifier une guerre.

La voiture pivota dans un crissement de gomme. Derrière eux, le cadavre restait seul sous la lumière crue. Premier jalon de l'apocalypse.

Antoine lâcha son fusil. Le métal heurta le gravier avec un tintement sec. Trois points rouges cherchaient son cœur. Il se jeta dans le vide. Ses poumons brûlaient. Ses mains rencontrèrent le barreau glacé de l'échelle. La secousse lui arracha un grognement. Il glissa le long du métal rouillé. La berline n'était déjà plus qu'une silhouette fuyante.

À l'intérieur, Paul étouffait. Le silence de Véra était une lame de rasoir entre ses côtes. Il fixait la traînée de sang sur le verre. Calligraphie macabre. L'habitacle sentait l'ozone et le lys. Une morgue de luxe. Le moteur résonnait dans sa colonne vertébrale. Paul revoyait le gamin. Vingt-cinq ans. Le regard vide sous le laser.

Véra braqua violemment. Le front de Paul cogna la vitre souillée. Le froid du sang séché le fit tressaillir. Elle ne ralentissait pas. Elle actionna l'écran central. Lumière spectrale. Cédric apparaissait sur V6. Maquillage et terreur.

— C'est le début de l'immolation.

Un bandeau rouge défilait : "UN POLICIER ABATTU. SUSPECTS EN FUITE."  
Une image grainée. Prise par un drone. On y voyait Paul. Il tenait une unité centrale. Juste à côté de lui, le policier était encore debout, une seconde avant l'impact. Un montage chirurgical. Paul ne fuyait pas le carnage. Il semblait l'ordonner.

Son téléphone vibra. Une convulsion. Un message unique.

"Ne te retourne pas. Ils ont déjà ta mère."

Paul sentit son estomac se soulever. Les sirènes hurlaient partout. Un cercle de fer. Véra changea de rapport. Dans le reflet du rétroviseur, Paul vit un émetteur GPS clignoter sous son siège. Ils n'étaient pas en fuite. Ils étaient la balise. La poignée de la portière était inerte.

Le téléphone vibra encore. Une photo. Sa mère dans sa cuisine. Une main gantée de noir posée sur son épaule.

— Bienvenue dans le direct, Paul.

La voiture s'engouffra sur le périphérique, droit vers le barrage qui barrait l'horizon.

# Chapitre 6

## Note de la DGSi n°442

L'Élysée ne dort jamais. Il digère. Dans le silence ouaté du bureau d'angle, la climatisation diffuse un souffle polaire, sec, métallique. Véra est assise derrière son meuble en bois sombre. La marqueterie luit sous la lampe. Ses doigts effleurent la chemise cartonnée chamois. Sur le rabat, un tampon violet : \*DGSi. Confidentiel Défense. Note n°442\*.

L'odeur du papier glacé remonte, âcre. Elle se mêle à celle de son thé Earl Grey devenu froid. Véra ouvre le dossier. La première page montre une photo de Cédric, prise au téléobjectif. Il sourit. Ses dents sont trop blanches. Ses yeux injectés de sang trahissent quarante-huit heures de veille.

Elle lit. Son regard scanne les colonnes avec une froideur automatique.

\*\*\*

**\*\*NOTE DE SYNTHÈSE DGSi n°442 / CELLULE OPÉRATIONNELLE\*\***

**\*\*OBJET : \*\*** Profilage de l'individu Cédric [NOM CLASSÉ].

**\*\*NIVEAU DE RISQUE : \*\*** Élevé (Instabilité systémique).

**\*\*ADDICTIONS : \*\***

1. **\*\*Substances : \*\*** Chlorhydrate de cocaïne quotidien (pureté 82 %). Bêtabloquants avant chaque direct.
2. **\*\*Audience : \*\*** Besoin compulsif de validation. Dopamine corrélée aux courbes Médiométrie.
3. **\*\*Mœurs : \*\*** Clubs privés (Le Cercle des Ombres). Pratiques BDSM (voir annexe

Mila). Risque de chantage : 95 %.

**\*\*OBSERVATIONS : \*\*** L'individu échappe aux protocoles de contrôle. Sa candidature transforme son instabilité en une arme de destruction massive contre les institutions.

**\*\*\***

Véra tourne la page. Le froissement du papier claque dans la pièce. Elle s'arrête sur une retranscription d'appel. Cédric hurle sur un assistant. Des insultes grasses. Une paranoïa suinte entre les lignes. Véra sent une démangeaison à la base de sa nuque. Un tic nerveux. Elle redresse les épaules pour le réprimer.

Dehors, Paris n'est qu'une traînée de lumières floues derrière les vitres blindées. La ville gronde, invisible. Pour Véra, cet homme n'existe plus. C'est un bug. Une scorie dans le mécanisme. Un parasite devenu tumeur.

Elle tend le bras. Le mouvement est lent, mesuré. Ses muscles se tendent sous la soie du chemisier. Elle saisit son stylo. L'instrument est lourd. Elle dévisse le capuchon. Le pas de vis émet un grincement minuscule. Une plainte. Elle pose la pointe sur le papier. L'encre pourpre imbibe la fibre blanche, juste au-dessus du nom de Cédric.

Véra ne respire plus. Elle écoute son cœur. Sourd. Régulier. L'ombre de sa main projette une griffe sombre sur le dossier. D'un geste sec, latéral, elle raye le nom. Le trait est épais. Il barre le visage de l'animateur. Une cicatrice pourpre lui balaie les yeux.

Le téléphone rouge posé sur le coin du bureau vibre. Une pulsation basse. La fréquence fait trembler les cristaux du lustre. Véra ne décroche pas. Elle regarde l'encre sécher. Elle brille encore, visqueuse.

— Liquidez-le, murmure-t-elle.

Sa voix est un rasoir. Le mot flotte dans l'air froid. Définitif. Elle lève la main vers l'appareil. Ses doigts s'arrêtent. Une notification apparaît sur son écran personnel, posé face contre table. La lumière bleue pulse contre le bois.

Un message. Expéditeur inconnu. Une image satellite.

Véra sent une goutte de sueur froide glisser le long de sa colonne. L'image montre la cour de l'Élysée, vue du ciel. Un point rouge clignote exactement sur sa position. Elle saisit le téléphone. Ses jointures blanchissent. Quelqu'un regarde à l'intérieur. Le périmètre est franchi.

La porte du bureau semble soudain n'être plus qu'une feuille de papier. Un bruit de pas résonne dans la galerie des portraits. Rythmé. Calme. Trop calme. Le téléphone s'arrête de vibrer. Le silence est pire. Véra se lève. Sa chaise pivote avec un fracas de métal. Elle cherche son arme dans le tiroir secret. Ses doigts rencontrent le vide. Le tiroir est ouvert. L'étui n'est plus là.

Le verrou de la porte tourne. Un déclic sec.

Le battant s'ouvre avec une lenteur calculée. Une ombre s'étire sur la moquette, une silhouette déformée par l'angle de l'éclairage. Véra sent ses muscles se tétaniser. La paranoïa n'est plus une théorie. C'est une odeur de cuir et d'ozone qui lui brûle les narines.

Un homme entre. Il ne sort pas d'arme. Il referme la porte avec une délicatesse obscène. Le clic de la serrure retentit comme un couperet. Il fait deux pas. Véra perçoit la chaleur de son souffle. Sa main gantée s'avance vers le dossier DGSI. Ses doigts s'arrêtent au-dessus du nom raturé. Véra tremble. Une vibration incontrôlable part de ses chevilles. L'inconnu penche la tête.

— Vous avez fait une rature, Véra.

Le son de son prénom la fait reculer violemment. Sa chaise heurte un meuble. L'homme ne sourit pas. Il pose sa main sur le papier. Il écrase l'encre encore fraîche sous son pouce. Il étale la marque rouge sur toute la largeur de la fiche. Puis il plonge la main dans sa poche intérieure. Véra ferme les yeux. Elle attend l'impact. Le froid du canon.

Elle entend le froissement d'un carton. Elle rouvre les paupières. Un petit rectangle blanc repose sur le bureau. Un nom y est inscrit en lettres noires, sobres. Ce n'est pas le nom de Cédric.

C'est le sien. V-É-R-A.

Le monde se contracte. Elle veut parler. Sa glotte se bloque. L'homme incline la tête. Ses yeux sont des billes de verre fumé. Il n'y a aucune haine. C'est une procédure. Une simple mise à jour. Il saisit le stylo de Véra. Il fait sauter le capuchon d'un coup de pouce. La pointe crisse sur le carton blanc. Le son d'une craie sur un tableau noir. Il trace un trait horizontal. Précis. Il barre son nom.

— Le Consortium préfère les pages blanches, Véra.

Il repose le stylo. La pointe est parfaitement alignée avec le bord du sous-main. L'homme plonge la main dans sa veste. Il sort un boîtier électronique noir. Un commutateur en cuivre. Elle reconnaît l'objet. Un brouilleur de fréquences tactique. Plus aucun signal ne sortira. Les caméras du Palais bouclent déjà sur une image fixe. Elle est seule dans le ventre de la bête.

Il s'approche encore. Il contourne le bureau. Son parfum l'atteint : une odeur de métal et de vétiver. Il pose une main sur le dossier de sa chaise.

— Où est la clé ? chuchote-t-il.

Véra sent un objet froid contre sa nuque. Une aiguille. Elle mord le derme, juste au-dessus de la première cervicale. Véra est une statue de chair. Ses poumons brûlent. Le moindre mouvement ferait basculer l'équilibre de la pointe.

— Le pendentif, reprend-il.

Véra sent sa main se crispier sur le rebord du bureau. Une écharde pénètre sous sa peau. Une douleur ridicule. Elle porte cette clé. Un cylindre de titane caché entre ses seins. Son assurance-vie. Son arrêt de mort.

L'homme tire violemment le revers de sa veste. Son visage est à quelques centimètres. Elle voit ses pores, l'absence totale de cillement. Il plonge la main dans son décolleté. Ses doigts cherchent la chaîne. La brutalité lui arrache un gémissement. Il trouve le métal. Il tire. L'or blanc s'incruste dans sa peau.

Soudain, le téléphone rouge vibre à nouveau. Impossible. Le brouilleur est actif.

La pulsation est rythmique. Obsédante. Véra voit la diode du boîtier passer au vert. Un signal a forcé le barrage. L'homme s'immobilise. Son regard glisse vers l'écran. Un seul mot s'affiche en capitales : "CÉDRIC".

L'homme se fige. Sa main, toujours dans le décolleté de Véra, devient une griffe. La chaîne est tendue à rompre. Il regarde l'écran, puis le dossier n°442. Véra déglutit. La pointe dans sa nuque diffuse une chaleur poisseuse. Elle tend la main vers le bureau. Elle sent le regard de l'homme peser comme du plomb. Elle retire le capuchon de son stylo. Le clic résonne.

— Répondez, ordonne l'homme.

Véra ignore le téléphone. Elle fixe la photo de Cédric. Ce sourire arrogant. Elle pose la plume sur le papier. L'encre imbibe la fibre. Une étoile rouge sur le nom du candidat. D'un geste sec, elle raye à nouveau. Elle appuie si fort que la plume manque de percer la table.

— Liquidez-le, dit-elle. Sa voix est vide.

L'homme relâche la chaîne. Véra s'effondre contre son siège. Ses poumons réclament de l'air. Elle prend le stylo et, en marge de la note, trace deux lettres : \*L.O.\*

L'homme récupère le téléphone et l'éteint. Il range le dossier sous son bras. Il n'a plus besoin de menacer. La machine est lancée.

— Vous ne pourrez plus reculer.

Il recule dans l'ombre. Quand elle rouvre les yeux, il a disparu. La porte de service est entrouverte. Un courant d'air glacial fait frissonner les rideaux. Soudain, le grand écran mural s'allume. Pas de son. Cédric est en direct. Il sourit, micro à la main, au milieu d'une foule en délire. Il ignore qu'il est déjà un cadavre.

Un message s'affiche sur la tablette de commande : "L'EFFACEMENT A COMMENCÉ. PREMIÈRE PHASE : MILA."

Véra plaque une main sur sa gorge. Elle cherche sa carotide. Le silence est un poids mort. Elle fixe l'écran. Cédric gesticule dans un mutisme spectral. Elle fait glisser son index sur la tablette pour ouvrir l'annexe. Mila apparaît sur un cliché. Elle sort d'un club à quatre heures du matin. Harnais de cuir, manteau de fourrure débraillé. Yeux vides. Mila est le lien. Le fournisseur.

En liquidant Mila, ils coupent le cordon. Véra sent une nausée acide. Elle n'est pas

une sainte, mais ce voyeurisme l'écœure. Pourtant, le trait rouge est là. Elle a enclenché l'engrenage.

Un bruit de froissement vient du couloir. Un pas. Un seul. Pesant.

Une main se pose sur le bord de la porte entrouverte. Elle ne force pas. Elle possède l'espace. Le cuir est usé aux articulations. Véra lâche la poignée. Le laiton glisse contre sa paume moite. Elle recule. Ses talons s'enfoncent dans le tapis. Sur le bureau, le visage de Mila ricanerait presque dans l'ombre bleue.

L'homme bascule dans la lumière des bougies. Sec, costume sombre, visage de fonctionnaire de la mort. Ses yeux d'acier fixent la tache rouge sur le dossier. Il ne regarde pas Véra. Il regarde l'ordre. Il sort un silencieux de sa poche. Il le visse sur le canon noir. Le crissement du métal est le seul son de son univers.

— Le rapport est incomplet, murmure-t-il.

Véra ouvre la bouche. Aucun mot ne sort. L'homme lève l'arme. Le canon vise entre ses deux yeux. Elle sent l'encre tacher ses propres doigts. Sa marque indélébile.

Le téléphone vibre encore. L'homme fige son mouvement. Une photo s'affiche sur la tablette. On le voit, lui, de dos, franchissant le périmètre de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Heure précise.

— Qui d'autre est au courant ?

Véra articule dans un souffle :

— Le Consortium n'aime pas les témoins.

Un nouveau message défile sur la tablette : "L'ABATTOIR EST OUVERT POUR TOUT LE MONDE."

L'homme avance le canon. Le métal froid touche le front de Véra. Un point de glace. Elle ferme les yeux. Un bruit de frottement métallique retentit derrière la tapisserie des Gobelins. La poignée dorée de la porte dérobée tourne. L'intrus pivote, l'arme balayant l'espace.

Une silhouette entre dans la pièce. Fine. Fluide. Une odeur de tubéreuse et de tabac froid. Mila.

Son visage est une lame de porcelaine blanche. Elle ignore l'homme armé. Elle fixe la Note n°442. Elle s'approche du bureau. Ses doigts effleurent la rature rouge.

— Liquidez-le, dit-elle.

Sa voix est un froissement de soie. Véra sent la salive se figer dans sa gorge.

— Il est instable, Mila. Le rapport...

— Cédric n'est pas le problème, coupe Mila. Il est l'écran de fumée. Vous avez rayé le mauvais nom.

Le tueur pivote son arme. Le canon n'est plus sur Mila. Il est braqué sur le front de Véra. Le point blanc de la lampe capte le métal. Véra regarde enfin le rapport. Sous la lumière rasante de la tablette, un filigrane apparaît.

Ce n'est pas le sceau de la DGSI. C'est l'hexagone brisé du Consortium.

Mila pose une clé USB sur le nom barré de Cédric. Le message sur la tablette change : "ÉDITION SPÉCIALE : LE VIDE EST COMBLÉ".

Le doigt du tueur s'enroule sur la détente. Le clic du percuteur résonne.

— Regardez l'écran, Véra. C'est votre dernier prime.

La télévision montre un couloir sombre. Un homme avance, mains liées, poussé par deux silhouettes. Vera reconnaît le couloir. C'est le sien.

La porte du bureau explose.

# Chapitre 7

## L'Audimat ou la Mort

L'air est une masse solide, une soupe d'acide carbonique recrachée par cinq mille poumons sous la voûte de béton du Zénith, où un brouillard de condensation stagne lourdement dans le halo des projecteurs. Cédric agrippe le rebord du pupitre ; le métal est poisseux, chargé de la sueur rance des orateurs qui l'ont précédé sur ce billot médiatique. Il sent l'adrénaline battre contre ses tempes, un métronome psychotique qui lui martèle le crâne alors que la fosse s'étire devant lui comme un océan de visages flous, une gueule béante hurlant son nom en un mantra assourdissant. Les basses de l'introduction font vibrer ses os, une fréquence sismique qui remonte de la plante de ses pieds jusqu'à sa mâchoire contractée. Il n'est plus un homme, il est l'unique foyer d'une convergence de haine et d'espoir.

Il balaie le premier rang du regard, cherchant l'approbation des financiers ou les sourires carnassiers des alliés de circonstance, mais son inspection se fige brusquement. Le temps se fragmente. Au milieu de l'agitation, une silhouette demeure immobile au Bloc C, rang 4. Mila. Elle ne porte plus la soie fluide de leur dernière rencontre, mais une veste de cuir sombre au col relevé, son visage émergeant comme une litière de marbre blanc dans la pénombre. Elle ne crie pas. Elle ne lève pas les bras. Elle fixe Cédric avec une intensité qui lui glace le sang, ignorant le délire collectif qui l'isole. Ses mains sont basses, au niveau de la taille, et dans la droite, une carapace de polymère noir capte un éclat de projecteur, son pouce posé avec une précision chirurgicale sur un interrupteur à bascule.

À trente mètres de là, Paul émerge de l'ombre des coulisses, son oreillette crachotant un bruit de friture qui lui déchire le tympan. Il a repéré la faille. Il voit Mila, il voit le déclencheur. Sa main glisse sous sa veste pour tâter la crosse froide de son arme, mais

la densité de la foule se dresse comme un mur de viande humaine infranchissable. Paul plonge dans cette mêlée, jouant des coudes avec une violence sourde et bousculant un militant en chemise blanche qui valse contre les barrières de sécurité, chaque seconde s'étirant désormais comme un élastique sur le point de se rompre.

Cédric ouvre la bouche pour entamer son discours, mais le silence qu'il espérait n'a rien de solennel. Le ronflement des retours de scène s'éteint brutalement, créant un vide acoustique qui siffle dans ses oreilles. Il souffle dans le micro, tape sur la membrane de l'appareil dans un geste dérisoire, mais rien ne sort. Derrière lui, le vrombissement des ventilateurs des serveurs s'arrête également. Un sabotage chirurgical. Les murmures montent, une rumeur de confusion qui enfle comme une marée noire, tandis que les écrans géants de trente mètres de haut se rallument brusquement dans un flash de lumière blanche aveuglante.

L'image n'est pas celle du direct ; le grain est sale, verdâtre, typique d'une surveillance infrarouge. Cédric reconnaît immédiatement les moulures du plafond et le velours capitonné de la suite maudite, ce huis clos du palace où il a tout perdu. Sur l'écran, sa propre silhouette apparaît, déshabillée de son assurance habituelle, agenouillée, les yeux bandés par une cravate de soie noire. On entend le souffle court, le bruit de la peau contre le cuir. Une chape de plomb tombe instantanément sur les cinq mille spectateurs.

Mila, dans la fosse, relève le menton. Son pouce glisse. Paul est à cinq mètres d'elle, bloqué par un groupe de jeunes militants pétrifiés par l'image obscène qui s'étale au-dessus d'eux. Cédric sent une goutte de sueur glacée couler le long de sa colonne vertébrale tandis que son image, sur l'écran, commence à supplier. Le déshonneur est total, diffusé en haute définition, gravé dans les rétines de la nation. Mila le regarde droit dans les yeux et ses lèvres esquissent un mot unique, inaudible, mais parfaitement lisible : *\*Maintenant.\**

Cédric reste pétrifié, la langue changée en une masse de plomb au fond de son palais

sec. Les projecteurs de dix mille watts continuent de le pilonner, mais la chaleur est devenue glaciale. Il contemple cette version de lui-même dégradée, réduite à un gémissement électronique qui sature l'espace, luttant contre une nausée acide qui lui remonte dans la gorge. Dans la fosse, Paul ne respire plus. Il enfonce son coude dans le plexus d'un obstacle humain pour libérer un espace de trente centimètres et s'y jette, humant l'odeur de la sueur rance et du popcorn rassis qui sature l'air brassé par une climatisation agonisante. Ses yeux ne quittent pas le boîtier dans la main de Mila, dont les tendons du poignet se tendent comme des cordes de piano. Elle est une statue de granit au milieu du chaos.

Mila amorce le mouvement. Son pouce, dont l'ongle est rongé jusqu'au sang, s'écrase sur l'interrupteur. Paul le devine plus qu'il ne l'entend ; il bondit, percutant une jeune femme qui hurle, ses doigts effleurant le cuir rugueux du blouson de Mila. Sur l'écran, le Cédric numérique lèche le sol, provoquant un son de succion écoeurant qui arrache un ricanement nerveux au premier rang, vite étouffé par un sanglot. Le candidat sent ses jambes se dérober et s'accroche au pupitre en plexiglas, ses phalanges blanchissant sous l'effort.

Mila tourne la tête vers Paul et lui adresse un sourire vide, dénué d'humanité. Elle n'active pas la charge ; elle savoure la décomposition en direct de l'homme qu'elle a servi. Paul lui saisit le poignet, serrant à briser le radius, mais elle ne bronche pas et lâche l'objet. Le temps se dilate alors que Paul plonge pour rattraper le déclencheur avant qu'il ne percute le béton. Sa main plonge dans le vide, les doigts écartés, au moment même où les écrans saturent. L'image de la chambre se brouille, remplacée par un texte en lettres capitales rouges : « CRÉDIT AUDIENCE : ÉPUISE. EXÉCUTION EN COURS. »

Un sifflement strident jaillit des enceintes, une fréquence insupportable qui force Cédric à porter les mains à ses oreilles. Paul récupère l'objet à quelques centimètres du sol, mais ses yeux s'écarquillent : la carapace de polymère est vide. Aucun fil, aucune pile, juste une coque creuse. Il relève la tête vers Mila, mais elle a déjà

disparu dans le tumulte. Son regard balaye les structures métalliques du plafond et se fige sur une lueur de sang fixe : une luciole rubis vient de s'allumer, pointant directement sur le front de Cédric.

Le candidat ne bouge plus. Il fixe la visée optique qui danse sur son arcade sourcilière, comprenant enfin que le scandale n'était que l'amorce. Sous ses pieds, une trappe technique s'ouvre avec un fracas métallique, bâillant comme une plaie rectiligne dans le vernis noir de la scène. Cédric regarde ses richelieus en cuir box dont la pointe dépasse au-dessus du vide, humant cette odeur de caveau et de graisse figée qui remonte des entrailles du Zénith. Le laser est désormais ancré dans sa peau. Une goutte de sueur glisse le long de sa tempe, traversant la cicatrice lumineuse avant que le faisceau ne se stabilise à nouveau sur l'os.

Paul cogne, il ne cherche plus à écarter, il brise. Son épaule laboure une hanche, ses poumons brûlent. Il est à bout de force. Sur scène, un grincement implacable s'élève tandis qu'une colonne d'acier émerge de l'obscurité du sol, montant avec une régularité de métronome. À son sommet, un écran de dix pouces affiche un compte à rebours : 00:13. Paul parvient au pied du podium et se hisse, les doigts glissant sur le sang d'un technicien qui gît là, la gorge ouverte. Une main gantée de cuir noir saisit son poignet avec une poigne de fer. Un agent du Consortium, au visage de reptile, pointe un Sig Sauer vers son ventre.

— Ne bougez plus, ordonne l'homme. La procédure est automatique.

Sur scène, le compteur passe sous la barre des cinq secondes. La luciole rubis remonte brusquement pour se fixer entre les deux yeux de Cédric, si intense qu'il voit des taches pourpres danser derrière ses paupières. Il cherche son téléphone, mais ses bras sont de plomb. Le point laser commence à pulser au rythme de son propre cœur, capté par les capteurs biométriques du pupitre. Un bruit de succion d'air retentit, comme si la salle était mise sous vide.

00:01.

Un clic sec verrouille le mécanisme. Cédric ferme les yeux, attendant l'impact, mais le laser s'éteint. Une voix de synthèse, dépourvue de toute inflexion humaine, sature alors l'espace :

— Monsieur le Candidat, regardez derrière vous.

Il se retourne. Ses vertèbres craquent. Sur le rideau de fond de scène, une ombre gigantesque se dessine : celle d'un homme tenant une corde de pendu. Et le chanvre, dont les fibres se détachent comme des épines sous la lumière crue, descend lentement du plafond pour se stabiliser à hauteur de son regard. Cédric contemple le nœud coulant, son nez assailli par l'odeur de graisse industrielle. Au pied de l'estrade, Paul sent le métal du flingue contre ses côtes. Mila est de retour au rang 12, ses mains levées, enserrant un véritable détonateur militaire. Cette fois, elle ne sourit plus. Elle attend.

Le bleu de la campagne se déchire sur les écrans. La vidéo thermique reprend, montrant Cédric saisissant les poignets de la femme avec une brutalité méthodique. La foule lâche un rugissement de dégoût. Mila soulève le capuchon de sécurité de son boîtier. Un second laser, minuscule, vient se poser sur sa propre main. Une cible pour un sniper embusqué dans les cintres. Paul, dans un ultime effort, se jette en avant, ses doigts effleurant le tissu de la robe de Mila alors que le point rubis remonte vers son propre biceps.

Soudain, un rideau de fer descend des cintres à une vitesse vertigineuse, une lame de guillotine de quatre tonnes qui fend l'air dans un sifflement de fin du monde. Cédric ne bouge pas, ses jambes sont coulées dans le bois de l'estrade. Le rideau percute le plateau, soulevant un nuage de suie rousse et d'huile noire qui l'enveloppe totalement. Dans ce tombeau de métal, une lumière bleutée s'allume derrière lui. Quelqu'un monte les marches de fer.

Cédric sent le canon froid s'enfoncer dans les chairs molles de sa nuque. Il fixe l'écran où son double numérique semble se moquer de sa fin imminente. Paul, au sol, lutte avec Mila, leurs corps roulant parmi les débris de verre et de plastique. Le détonateur glisse vers une grille d'évacuation. Un sifflement ténu déchire l'air : une balle subsonique vient de briser la vitre de la régie.

— Ne te retourne pas, murmure une voix de papier de verre contre son oreille. Regarde bien ton public, Cédric. C'est ta dernière audience.

Lacombe s'avance sur le bord de la scène, un brouilleur de fréquences à la main. Il active l'interrupteur et un larsen strident déchire le Zénith, faisant tressaillir le sniper et l'assassin. Cédric voit une faille et pivote, mais une déflagration sourde secoue les fondations. Le détonateur a glissé dans l'huile de refroidissement des transformateurs. Une décharge de foudre bleue jaillit de la fosse, léchant le dessous de la scène. L'odeur d'ozone et de caoutchouc fondu sature tout.

Le sol bascule. Cédric voit son reflet une dernière fois dans l'objectif de la Caméra 1. L'image de la suite maudite se fige sur un cadavre dont la montre — son propre chronographe bleu nuit — brille sous les néons. L'assassin ajuste son tir, mais le sol se dérobe. Cédric est projeté en l'air par l'explosion des transformateurs. En apesanteur, il voit la balle fendre l'air à quelques millimètres de sa gorge, créant un sillage de condensation dans la fumée.

Il retombe, ses genoux broyés, ses doigts s'accrochant au rebord d'une structure qui sombre dans le brasier. Une main gantée de cuir apparaît au-dessus de lui, tenant un téléphone dont l'écran affiche les dernières secondes. La voix de Véra murmure dans son oreillette, glaciale, par-dessus le fracas :

— Regardez l'optique, Cédric. Votre pupille est superbe en 4K.

00:00.

Le noir ne vient pas d'en haut, mais d'en bas.

# Chapitre 8

## Le Silence des Lions

Les planches du parquet travaillent sous l'humidité. Cédric est prostré sur une chaise en Formica, le dos voûté, les mains jointes entre ses genoux. Ses articulations craquent. Il fixe une tache de graisse sur le mur, un vestige des anciens propriétaires. Un papillon de nuit vient s'écraser contre l'ampoule nue, une fois, deux fois, dans un petit bruit sec de brûlure. Dans cette bâtisse isolée du Vexin, le silence n'apaise rien. Il mord. L'air sature de salpêtre. Sa gorge le brûle, encombrée par une poussière imaginaire qu'il n'ose pas recracher. S'il ouvre la bouche, il craint qu'un cri n'en sorte pour ne plus jamais s'arrêter.

À trois mètres, Antoine occupe l'ombre. Installé sur un tabouret instable, une jambe repliée, il ne transpire pas. Sur ses genoux, un chiffon imbibé d'huile minérale luit. Il nettoie sa lame. Un acier fixe, long, mat. Le mouvement est une boucle hypnotique, de la garde à la pointe. \*Schpitt. Schpitt.\* Le bruit du textile ponctue le vide.

Cédric finit par lever les yeux. Ses pupilles sont dilatées. Il cherche un signe, une faille, un reste d'humanité sous les traits anguleux de l'homme. Rien. Antoine vérifie le fil de la lame avec la pulpe du pouce. Une perle de sang sombre apparaît. Il ne cille pas.

— Ils savent, parvient à articuler Cédric.

Sa voix ressemble à un froissement de papier glacé. Antoine s'arrête. Il lève le couteau à hauteur des yeux pour inspecter le reflet, traquant une impureté invisible.

— Ils ont toujours su, Cédric.

Il reprend son geste. Plus ferme.

— Tu as cru que cette planque était un sanctuaire ? C'est une salle d'attente. Ils n'ont pas besoin d'un cadavre, ils ont besoin d'une voix qui leur appartient.

Cédric sent une goutte de sueur froide descendre le long de sa colonne vertébrale. Elle s'arrête au creux de ses reins. L'image de Mila lui traverse l'esprit. Les sangles. L'odeur du pouvoir qui devient de la souffrance. Il a passé sa vie à dompter l'image des autres sur les plateaux de la V6. Aujourd'hui, il n'est plus qu'une fréquence que l'on brouille.

— Je peux... je peux tout effacer, balbutie-t-il. Les serveurs.

Antoine range son couteau dans l'étui. Le clic du bouton-pression résonne comme un coup de feu. Il se lève, sa silhouette dévorant l'espace.

— On n'efface pas ces gens-là. On entre dans leurs rangs ou on disparaît.

Un bourdonnement lointain fait vibrer les vitres sales. Cédric se fige. Le son est sourd, rythmique. Il vient du ciel, au-dessus de la forêt. Ce n'est pas le sifflement aigu des turbines de la gendarmerie, c'est un battement lourd qui écrase l'air. Antoine se poste près de la fenêtre, sans écarter le rideau. Il incline la tête, écoutant la signature acoustique de l'appareil. Ses mâchoires se contractent.

— Ce n'est pas l'armée, lâche-t-il.

Le plancher tremble. L'hélicoptère est maintenant juste au-dessus, immobilisé. Le souffle des pales flagelle les tuiles. Une tuile glisse, explose sur le sol extérieur dans un fracas de terre cuite. Antoine sort un Glock 17 de sa ceinture. Il arme la culasse.

— Reste au sol.

Le projecteur de l'appareil balaye la façade, filtrant à travers les lattes du volet pourri. Des zébrures de lumière aveuglante découpent le salon. Cédric bascule de sa chaise, le visage contre le bois froid. Il sent l'odeur de la poussière et celle, métallique, du sang d'Antoine. Le moteur change de régime. Ils se posent dans la cour.

La porte d'entrée tremble sous l'impact d'une pression brutale. Un bélier. Le bois des lattes s'enfonce dans la joue de Cédric. Il perçoit le goût du vieux vernis. Antoine est une statue de granit sombre. Son index effleure la détente. Il ne respire plus. La lumière du projecteur découpe son profil, révélant une cicatrice sous le col de sa veste.

Deuxième secousse. Des écailles de peinture tombent du plafond sur le crâne de Cédric. Il voudrait hurler, mais ses poumons sont contractés. Un flash de mémoire : les néons de son émission, les applaudissements. Tout est balayé par le souffle des rotors.

Un filet de lumière laser perce soudain le bois de la porte. Il danse sur le tapis, cherche une chaleur. Antoine décale son buste avec une fluidité reptilienne. Les vitres de la cuisine volent en éclats sous la pression acoustique.

Troisième choc. La porte s'incurve. Les gonds hurlent. Une odeur d'ozone sature la pièce. Antoine ajuste sa prise, les phalanges blanches. Le panneau supérieur se fend. Ce n'est pas une silhouette qui franchit le seuil, mais une sphère métallique noire. Elle roule sur le sol en émettant un sifflement ultrasonique qui fait saigner les oreilles de Cédric. Elle s'arrête entre eux deux. Un voyant rouge pulse.

Antoine plonge vers l'arrière, cherchant le couvert d'un vieux buffet. La sphère libère une détonation blanche, un mur de magnésium qui consume la rétine. Cédric ferme les yeux, mais la clarté traverse ses paupières. Il n'entend plus rien, seulement le

froissement lourd de bottes tactiques sur le plancher, juste à côté de sa tête.

Une main gantée saisit ses cheveux et lui redresse brutalement le visage. Le canon froid d'une arme automatique s'appuie contre sa tempe. L'odeur du gant est celle de la peau tannée. Une voix passée par un modulateur résonne.

— En place, Cédric. Souris.

Le canon creuse un sillon dans sa peau. Antoine n'a pas tiré.

Cédric sent l'acier s'enfoncer contre l'os. Trois ombres se découpent dans le halo des projecteurs. Des silhouettes sanglées de noir, dépourvues d'hésitation. L'un d'eux tient une tablette dont la lueur bleutée éclaire son masque. Cédric voit sa propre image sur l'écran, un flux vidéo instable capté par une lentille invisible.

Antoine reste invisible derrière le buffet. Pas un bruit de respiration. Cette absence est une trahison plus profonde que le métal contre sa tempe. L'homme au modulateur sort le smartphone de Cédric. L'écran est fissuré, mais les notifications défilent en une cascade frénétique. Des milliers de messages. Le Réseau ne gère pas des vies, il gère des flux.

— Marche.

Une poussée le projette vers l'avant. Ses genoux heurtent le verre pilé. On le traîne vers la brèche de la porte, là où le vent du rotor soulève un tourbillon de feuilles mortes. Il franchit le seuil. La lumière l'aveugle. À ses pieds, sur le perron, un trépied l'attend. Une caméra haute définition.

Derrière l'objectif, un visage connu ajuste la mise au point. Mila. Elle ne porte pas d'arme, mais un micro. Elle ajuste son oreillette d'un geste machinal. Elle lui sourit avec une douceur de chirurgien.

— On est à trente secondes du direct, Cédric. Tiens-toi droit.

Soudain, un sifflement déchire l'air depuis la forêt. Une traînée de lumière émeraude traverse le champ de vision de Cédric. Le point vert vient se poser sur l'optique de la caméra, puis glisse entre les deux yeux de Mila. Elle ne bronche pas.

Le métal presse plus fort contre la tempe de Cédric. Antoine surgit enfin dans l'encadrement de la porte. Il ne regarde pas la forêt. Il frotte l'acier de son couteau avec un carré de soie grise. Un geste obsessionnel.

— Regarde-moi, ordonne Antoine.

Cédric tourne la tête. Ses vertèbres craquent.

— Ils n'ont que faire de ta peau, Cédric. C'est ton image qu'ils possèdent.

Antoine passe la pointe du couteau sous son menton. Le contact est électrique. Une goutte de sang perle. Le laser vert quitte le visage de Mila pour balayer le cockpit de l'hélicoptère. Le pilote amorce une manœuvre de dégagement. La poussière gifle Cédric.

— Redresse-toi, siffle le soldat derrière lui.

Une poigne de fer le force à se lever. Il cherche le regard de Mila. Rien. Ses yeux sont deux billes de verre reflétant le décompte. Le sifflement dans la forêt redouble. Antoine s'immobilise, la main à son oreillette.

— C'est pas eux, lâche-t-il.

Le signal rouge sur la caméra clignote. L'hélicoptère bascule soudainement sur le

flanc. Un projectile traverse le faisceau des projecteurs. L'explosion de lumière pulvérise les vitres de la maison.

Cédric est projeté au sol. Dans le chaos, il voit Mila tomber, sa caméra arrachée. Le soldat a disparu. Il n'y a plus que le feu et cette silhouette massive qui émerge de l'ombre des bois, un fusil à lunette à la main. Antoine sort une arme de poing.

— Couche-toi !

Cédric regarde l'écran de contrôle qui gît dans la boue. Le direct est lancé. L'image est de biais, saturée de fumée. Il voit sa propre mort s'afficher en temps réel alors qu'une seconde traînée de feu quitte la lisière des arbres. Le projectile frappe la queue de l'appareil. Le rotor arrière se détache, transformé en un shuriken géant qui fauche les cimes des chênes. L'hélicoptère devient une toupie de feu.

Mila rampe vers sa caméra. Ses doigts sont en sang, mais elle ne cherche pas à fuir. Elle veut le cadre. Son visage est une plaque de marbre blanc. Cédric sent une chaleur insoutenable. Des gouttelettes de liquide hydraulique brûlantes pleuvent sur lui. Un homme en tenue sombre, sans visage sous son masque de néoprène, glisse vers eux.

Antoine saisit Cédric par le col, l'arrachant à la boue.

— S'ils ne peuvent pas te récupérer, ils vont te nettoyer.

L'hélicoptère s'écrase dans un dôme de flammes. Le silence revient, lourd. Dans la boue, l'écran de contrôle affiche désormais un million de spectateurs. La silhouette au masque de néoprène s'avance. Elle sort un téléphone satellite. Celui de Cédric, resté dans sa poche, se met à vibrer. Une vibration régulière.

— Réponds, ordonne Antoine d'une voix sourde.

Cédric décroche. Au bout du fil, un murmure synthétique, une fréquence froide.

— Soumission ou effacement, Cédric. Le public a voté.

Un second moteur, bien plus lourd, s'élève depuis les nuages. Un transporteur de troupes amorce sa descente verticale. L'air se densifie, pesant sur les épaules de Cédric. Antoine ne bouge plus, un point rouge danse sur son sternum. Une perle de sueur trace un sillage grisâtre dans la crasse de sa joue. Mila, habitée par une transe impie, ajuste encore sa mise au point. Pour elle, le laser n'est qu'un élément de composition.

Le transporteur se stabilise à dix mètres. La chaleur des tuyères brûle l'herbe sèche. Une rampe hydraulique s'abaisse dans un sifflement de vapeur. Paul descend la rampe. Ce n'est plus le facilitateur d'autrefois. Il porte l'autorité du Réseau comme une seconde peau. Antoine accentue la pression du couteau sur la gorge de Cédric.

— Le sang sur le papier ne l'annule pas, murmure Paul. Il l'authentifie.

Il tend un dossier noir, un objet anachronique dans ce chaos. Cédric sent l'urine lui chauffer les cuisses. Paul ouvre le dossier. Un document au sceau de cire rouge.

— Signe.

Cédric lève une main tremblante, mais ses yeux se fixent sur l'arrière du transporteur. Une autre silhouette émerge, visant la tempe d'Antoine. Un point laser vert se fixe sur le front de l'homme au couteau. Antoine déglutit. La pression de sa main sur la nuque de Cédric devient un séisme.

— Tu joues à quoi, Paul ? crache Antoine.

— Le Réseau n'aime pas les imprévus. Et tu es devenu un imprévu.

Un sifflement strident déchire l'air. Un signal. Le tireur dans l'appareil incline la tête. Antoine resserre sa prise sur Cédric, l'utilisant comme bouclier. La douleur est un éclair blanc. Soudain, un laser rouge vient croiser le vert sur le front d'Antoine. Il provient du toit de la grange. Une troisième faction.

Le tireur du transporteur pivote vers la menace. Antoine lâche Cédric, le projetant contre Paul, et plonge vers les réservoirs de fuel. Un coup de feu étouffé claque. Le pare-brise de l'appareil vole en éclats. Paul agrippe Cédric par le col.

— Signe !

Cédric voit le point rouge glisser sur le revers de la veste de Paul. Juste sur le cœur.

— Ils vont te tuer, Paul.

— Ils ne visent pas une personne, Cédric. Ils visent un système.

Une fumée jaune commence à saturer la cour. Antoine, caché, regarde son téléphone satellite. Un seul mot s'affiche : "EXÉCUTE". Il lève les yeux. Paul est debout dans le brouillard, imperturbable, tandis que des silhouettes sombres sans insignes surgissent de la lisière des bois. L'une d'elles ramasse la clé USB tombée dans la boue. Paul est traîné vers la soute par un homme en noir. Cédric est laissé là, à genoux, une carcasse inutile.

Le transporteur s'élève. Dans le silence qui retombe sur le Vexin, seul subsiste le crépitement de l'incendie et le clignotement rouge de la caméra de Mila.

# Chapitre 9

## Monnaie d'Échange

La pluie gifle les larges baies vitrées de la suite présidentielle du Meurice. À l'intérieur, le silence pèse. Cédric ajuste sa cravate pour la dixième fois. Le nœud l'étrangle. La sueur lui pique la nuque, glissant sous le col rigide de sa chemise. Véra est assise dans le fauteuil Louis XV, immobile. Elle ne porte aucun bijou, aucune trace de maquillage, juste cette présence glacée qui occupe tout le vide de la pièce.

L'air sent le cuir ancien et la tubéreuse. Un éclat de lumière traverse le salon, reflété par les phares d'une voiture noire qui rôde rue de Rivoli. Le cœur de Cédric cogne. Un rythme désordonné. L'homme voit l'abîme sous ses pieds vernis.

— Tu joues gros, Cédric.

Sa voix est une lame. Elle se lève, lente. Elle s'approche de la table en acajou où repose un dossier scellé. Ses doigts effleurent la surface du bois. Cédric déglutit. Sa gorge est un désert. Le direct, les projecteurs, les dix millions de téléspectateurs, tout cela n'est plus qu'une fiction fragile face au Consortium.

— L'audience consomme. Le Consortium décide.

Véra sort un petit flacon en verre de sa veste. Elle le pose au centre de la table, sur le reflet d'un lustre en cristal. Elle fixe Cédric. Ses yeux cherchent la faille dans l'armure médiatique.

— Tu veux les clés de l'Élysée ?

Il ne répond pas. Ses mains tremblent. Il les cache derrière son dos, serrant ses poignets jusqu'à la douleur. Dans le miroir doré au-dessus de la cheminée, son teint est cireux sous le fond de teint qui commence à filer.

— On te donne la présidence. En échange, nous prenons le groupe V6. Chaque mot, chaque silence passera par nous.

Elle pousse le flacon. Le verre crisse sur le bois. Un son de craie sur un tableau noir. Cédric fixe l'objet. Sa paranoïa s'électrise. Est-ce un poison ? Un test ?

— Boire ou disparaître. Il n'y a pas de troisième voie.

Il s'avance sur le tapis épais. L'odeur du liquide remonte : une pointe d'amande, un soupçon de métal froid. Ses doigts se referment sur le verre. C'est lourd. Il sent son propre pouls battre contre la paroi. Dehors, un coup de tonnerre fait vibrer les carreaux. Le système de sécurité émet un bip. Quelqu'un est dans l'antichambre. Les muscles de Véra se tendent.

Il approche le goulot de ses lèvres. Le froid lui glace les dents. S'il avale, il devient une marque déposée. Une ombre passe derrière la porte dépolie. Une silhouette massive. Cédric hésite, le flacon suspendu.

— Bois, ordonne-t-elle.

La poignée de la porte tourne. Millimètre par millimètre. Le cliquetis résonne comme un coup de feu. Une goutte s'échappe du flacon. Elle glisse, visqueuse, et s'écrase sur sa cravate en soie. La tache sombre s'étend. Trois mille euros de tissu souillés.

Véra ne respire plus. Ses narines sont pincées. La porte pivote sur ses gonds huilés. Un filet de lumière crue découpe une silhouette dans l'entrée. Une masse qui déplace l'air.

— Trop tard pour les regrets.

Cédric bascule la tête. Le liquide franchit ses dents. Un goût de cuivre et de foudre. Une brûlure chimique descend le long de son œsophage. Son estomac se noue en un poing dur. Il avale sa honte. Il avale le Consortium.

L'homme qui entre porte un imperméable trempé. L'eau ruisselle, marquant le parquet de points sombres comme des impacts. Il garde son chapeau. Ses yeux fixent le flacon vide. Cédric sent ses genoux flancher. Un bourdonnement envahit ses oreilles, une fréquence blanche, insupportable. Le monde vire au gris de plomb. Sa langue est une pièce de cuir sec.

— Le timing est parfait, dit l'homme.

Il tend une main gantée. Un téléphone. L'écran brille d'une lueur bleutée. "DIRECT - 00:00:03". Véra se lève. Elle contourne la table et pose sa main sur l'épaule de Cédric. Ses doigts s'enfoncent dans le rembourrage de la veste, cherchant la clavicule.

— Souris, Cédric.

Le voyant passe au vert. L'objectif est un œil de cyclope. Une première convulsion déchire les intestins de Cédric. Il veut lâcher le verre, mais ses doigts sont soudés. L'homme à l'imperméable sourit. Il appuie sur une touche.

— Trois. Deux. Un. On est à l'antenne, Monsieur le Président.

Cédric ouvre la bouche. Un filet d'encre s'en échappe. Ses yeux se révulsent. Dans le couloir, on frappe à la porte avec une crosse d'acier.

Cédric s'effondre. Le marbre de la table est une banquise contre son front. La tache

noire dessine une carte visqueuse sur la nappe. Ses poumons refusent l'air. Un sifflement pathétique déchire le silence. Véra observe la progression de la souillure sur le lin fin. Elle ajuste une mèche de ses cheveux, ignorant les spasmes de l'homme à ses pieds.

BOUM. La porte tremble. Le chêne craque. Cédric lève les yeux, pupilles dévorées par la chimie. Qui frappe ? Lacombe ? Une équipe de nettoyage ? L'homme à l'imperméable maintient le smartphone à bout de bras, imperturbable. Sur l'écran, les pixels blancs défilent. Le compteur de vues grimpe.

Une goutte de sueur glacée glisse le long de sa colonne vertébrale. Cédric tente de gripper le bord de la table, mais sa main droite est un bloc de cire inerte. Un deuxième impact ébranle les charnières. La poussière du plafond descend en neige fine sur ses cils.

— Encore trente secondes.

Véra lui saisit le menton. Ses ongles s'enfoncent dans la chair. Elle le force à regarder l'objectif.

— Regarde-les. Ils dévorent ta chute. C'est la vérité, enfin.

Le goût de fer inonde sa bouche. Sa salive a la consistance du goudron. Le panneau supérieur de la porte explose. Des éclats de bois volent. Une main gantée cherche le verrou électronique. Cédric perçoit un cri, une voix familière, mais le bourdonnement dans ses oreilles est devenu un hurlement de turbine. Son cœur rate un battement. Une douleur en étoile de mer irradie depuis son sternum.

L'homme à l'imperméable recule d'un pas. Il compte à rebours. Véra récupère le flacon avec un mouchoir en soie, effaçant toute trace. Elle n'a pas peur. Elle attend. Cédric glisse de sa chaise. Ses genoux percutent le sol avec un bruit de viande morte.

Le carrelage est froid.

La porte vole en éclats. La lumière du couloir découpe une silhouette massive, arme au poing. Un point laser balaye les murs, s'arrête sur le visage de Véra, puis se stabilise sur le front de Cédric. L'homme à l'imperméable lève sa main libre, gardant l'écran braqué sur l'agonie. La silhouette dans l'encadrement ne tire pas. Elle reste pétrifiée. La substance noire sort par les narines de Cédric. Sa vision s'éteint par les bords.

Juste avant le noir, il voit Véra sourire à l'intrus. Ce n'est pas un sourire pour un sauveur. C'est un signe pour un complice.

La joue de Cédric presse la pierre. Une poussière de chêne danse dans le rai de lumière avant de se coller sur sa pupille. Il observe une fourmi égarée qui se débat dans la nappe sombre avant de s'immobiliser. Le compteur de vues, minuscule rubis numérique, vomit des milliers de commentaires. L'intrus retire sa visière tactique. Un visage taillé à la serpe. Un masque de chair impénétrable.

— Le timing est parfait, Antoine.

Le nouveau venu hoche la tête. Il sort un boîtier noir. Un sifflement ultrasonique fait grésiller le téléphone. L'écran bascule sur une mire grise. La connexion est rompue. Le pays est plongé dans le noir avec le souvenir de cette agonie pixellisée.

Cédric veut expulser l'air, mais sa cage thoracique est verrouillée. Dans le dernier éclat de lumière, il voit Véra se pencher. Son parfum de métal froid l'enveloppe.

— Tu as été un excellent produit, Cédric. Mais le public veut un martyr.

Antoine s'accroupit. Il vérifie le pouls, ses doigts d'acier s'enfonçant dans la chair. Cédric veut hurler qu'il respire encore, mais sa bouche est une cavité remplie de suie.

Antoine sort une seringue. Le piston chargé d'un liquide limpide brille sous le lustre.

Véra se détourne vers l'écran plasma. Sur toutes les chaînes, l'image fixe de Cédric tourne en boucle sous des bandeaux rouges hurlant au complot.

— On nettoie, Antoine. Lacombe va forcer le périmètre.

Antoine lève la seringue. Le téléphone de Véra vibre sur la table basse. Elle s'immobilise. Lit le message. Sa main tremble.

— Arrête.

— Pourquoi ?

— On vient de recevoir une autre offre. De l'intérieur.

Le vacarme des rotors d'un hélicoptère écrase le plafond. Les pampilles du lustre s'entrechoquent. Les ombres de la colonne d'assaut rampent déjà sur le balcon. Antoine ne recule pas. À la pointe du biseau, une goutte de poison perle. Cédric fixe cette sphère. C'est tout son univers.

— Antoine, recule.

L'exécuteur rétracte la seringue. Il reste accroupi, pouce sur le piston. Sur l'écran plasma, le bandeau défile : \*CÉDRIC V. DISPARU : COMLOT OU MISE EN SCÈNE ?\*

Véra verse un nouveau liquide dans un verre de cristal. Le bruit du filet d'eau est un coup de tonnerre. Elle le tend vers Cédric.

— Bois. C'est ta seule chance de devenir président avant l'aube. Choisis.

Lacombe frappe à nouveau. La serrure pend à un fil de métal. Cédric regarde le liquide. Pas une bulle. Un fragment de vide. Ses doigts se referment sur le pied du verre. Le froid migre dans sa paume. La présidence. Le mot résonne comme un sonar. Il lève le verre. Le bord heurte ses dents. Un clic sec.

Il bascule le cristal. Le liquide glisse. Un goût de pile électrique. De métal et d'orage. Il ferme les yeux alors que le panneau de la porte cède. Son œsophage se contracte. Le pacte descend dans ses entrailles.

Le point laser rouge quitte le front de Véra et vient se loger sur le plexus de Lacombe qui surgit dans la pièce. Le policier s'arrête, arme tendue. Il voit le verre vide. Trop tard. Les caméras de surveillance pivotent vers lui. Le direct a changé de réalisateur.

— Posez ça, Lacombe.

La voix de Cédric a la texture du velours et la froideur d'un algorithme. Un concert de notifications frénétiques déchire l'air. Sur l'écran géant, l'image de Lacombe s'affiche. **\*URGENT : LE COMMISSAIRE LACOMBE TENTE D'ASSASSINER LE FUTUR PRÉSIDENT.\***

Lacombe ne bouge plus. Ses phalanges blanchissent. Son adjoint baisse lentement son arme. Le doute est un acide. Cédric fait un pas. Le cuir de ses chaussures grince.

— Votre badge ne pèse plus rien.

Il tend la main vers l'arme de Lacombe. Ses phalanges effleurent la culasse. Un contact glacé. Lacombe voit l'abîme. Il voit sa vie s'effondrer sous le poids d'un montage en direct.

— Lâchez-le.

Le policier s'effondre sur ses genoux. Le Sig Sauer glisse sur le tapis. Véra avance, ses talons claquent avec la précision d'un métronome. Elle ne regarde pas l'homme brisé.

— C'est terminé.

La porte du salon explose à nouveau, cette fois sous l'assaut des unités du Consortium. Des hommes en néoprène noir saturent l'espace. Cédric repose le verre sur l'acajou. Il ne tremble plus. Un calme monstrueux l'envahit alors que la pièce commence à tanguer. Véra se penche, son souffle est une caresse de rasoir contre son oreille.

— Ne mourez pas tout de suite, Cédric. Le générique commence.

Une décharge électrique lui parcourt la colonne. Ses muscles se figent. Ses yeux se révulsent. Le noir total l'engloutit au moment précis où le téléphone de Lacombe affiche un message en boucle :

*\*L'AUDIENCE EST À 100%.\**

# Chapitre 10

## Rapport d'Autopsie

Le froid de l'Institut Médico-Légal de Paris mord l'œsophage. Il ne sent pas la mort, mais le propre. Le trop propre. Lacombe franchit le seuil de la salle d'autopsie numéro quatre, ses semelles en caoutchouc couinant sur le linoléum gris. Le bruit ricoche contre les murs carrelés, amplifié, insupportable. Au centre, sous un halo blafard, le corps repose sur un plateau d'acier brossé. Une forme vaporeuse sous un voile de plastique translucide. L'air est chargé de cette humidité poisseuse qui finit par peser dans les bronches.

Lacombe s'arrête à deux mètres. Il ajuste ses gants. Le claquement du latex sur ses poignets résonne comme un coup de fouet. Il refuse de regarder, mais ses yeux cèdent. Le légiste, un homme sec aux gestes d'horloger, écarte le drap. Mila apparaît. Elle n'est plus l'étoile filante des nuits de la capitale. Elle est une statue de cire grisâtre, délavée par la Seine. Ses cheveux, autrefois une parure de soie noire, collent à son crâne en mèches informes. La rivière n'efface pas les péchés, elle les imbibe.

— Sortie du fleuve à six heures, au niveau de la Rapée, murmure le légiste.

Sa voix ressemble à un froissement de papier glacé. Il ne regarde pas Lacombe, il observe les dégâts. Le flic s'approche, le cœur battant dans ses oreilles comme un tambour de guerre. Les orbites sont gonflées, les lèvres bleuies par l'hypoxie. Mais ce n'est pas la noyade qui retient son attention. Il y a autre chose. Des constellations de brûlures circulaires parsèment le torse et les avant-bras. Elles sont régulières, symétriques, d'un rouge sombre presque noir au centre.

Lacombe se penche. L'odeur de vase remonte, entêtante, malgré le chlore. Il braque sa

lampe sur l'épaule gauche. La peau a fondu ici. Il reconnaît la signature. Ce ne sont pas des mégots. C'est du voltage. De la haute tension appliquée avec une rigueur clinique. On a voulu la faire parler, ou hurler. Chaque marque est une note dans une partition que seul un professionnel peut composer.

— Regardez ici.

Le légiste déplace le faisceau vers la cuisse interne. Lacombe retient son souffle. À l'endroit où la peau est la plus blanche, quelque chose a été gravé. Ce n'est pas un accident. Les chiffres sont nets, tracés à la pointe de scalpel. La chair est boursouflée autour des entailles. Lacombe déchiffre à voix basse, comme un arrêt de mort.

— 06... 14... 22...

Il s'arrête. Sa main tremble imperceptiblement. Il connaît ces chiffres. Il les voit sur ses rapports de surveillance, sur les écrans de contrôle de V6. C'est le numéro personnel de Cédric. Celui que seuls trois collaborateurs et une poignée de ministres possèdent. Gravé dans la viande de Mila comme une marque de propriété.

Le légiste se redresse dans l'ombre. Il attend. Lacombe sent une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Ce n'est pas une preuve, c'est une mise en scène. Le candidat à la présidentielle vient d'être transformé en suspect numéro un d'un meurtre sadique. Le timing est parfait. Dans moins d'une heure, l'information fuira.

Lacombe pose une main sur le bord froid du plateau. Le métal semble vouloir lui aspirer sa chaleur. Il imagine déjà les bandeaux rouges en bas des écrans, le visage de Cédric décomposé sous les projecteurs. Le piège vient de se refermer avec le bruit sourd d'une trappe de potence.

Soudain, son téléphone vibre. Le choc est électrique. Il recule, s'écartant du corps. Un

numéro masqué. Il décroche, garde le silence. À l'autre bout, une respiration calme, presque apaisée.

— Vous avez trouvé le numéro, Lacombe ?

La voix est déformée, dénuée d'humanité. Elle semble sortir des murs.

— Qui est-ce ? grogne le flic, les dents serrées.

— Quelqu'un qui apprécie votre sens du détail. Ne vous inquiétez pas pour l'autopsie. Le procureur est déjà en route. Il n'est pas seul.

Lacombe lève les yeux vers la porte vitrée. Dans le couloir, des silhouettes sombres se découpent contre les néons. Des hommes en costume, le pas pressé. La machine est lancée.

— C'est une exécution, souffle Lacombe.

— C'est de l'audience. Vérifiez la poche de son manteau.

Lacombe raccroche. Il se dirige vers les effets de Mila, déposés dans un sac transparent. Il fouille, ses doigts glissant sur le tissu mouillé, et rencontre un objet rigide. Une clé USB. Elle est entourée d'une mèche de cheveux blonds qui n'appartiennent pas à la victime.

La porte s'ouvre avec fracas. Le procureur Marchand entre, suivi de deux inspecteurs de l'IGS. Leurs regards tombent sur Lacombe. Ils ne sont pas là pour Mila.

— Commandant, écartez-vous de cette table, ordonne Marchand.

Lacombe serre la clé dans sa paume, sentant le métal s'enfoncer dans sa chair à

travers le gant. Il regarde le corps, puis les hommes qui l'encerclent. Le néon au-dessus d'eux grésille, s'éteint une seconde, puis repart. L'obscurité totale s'abat comme un linceul de plomb. Dans ce bref instant, Lacombe prend sa décision.

La lumière revient, brutale. Marchand n'a pas bougé. Il se tient à deux mètres, les yeux gris fixés sur le poing fermé de Lacombe. Ses deux adjoints se déploient en éventail, bloquant l'issue. L'un d'eux porte un gant de latex bleu, prêt à saisir la preuve.

— Commandant, ouvrez la main.

Le silence est épais, saturé de l'humidité des chambres froides. Lacombe évalue la distance. La porte de secours est derrière lui, une barre anti-panique rouge qui brille comme une issue vers l'enfer. Il déplace son poids sur sa jambe gauche.

— On n'a pas besoin de mandat pour un flagrant délit, reprend Marchand.  
Donnez-moi ce sac, ou ils vous cassent le bras.

Lacombe voit les vaisseaux éclatés dans la sclère de l'inspecteur le plus proche. Le gamin attend un cillement. Lacombe ne lui offre qu'un regard de pierre. Il pense à l'eau noire qui a rempli les poumons de Mila. Sa botte percute violemment la base du chariot. La structure d'acier hurle, les roues bloquées crissent sur le sol tandis que la table glisse vers les agents. Le corps de Mila tressaute. Une bouteille de désinfectant bascule, libérant une odeur suffocante de chlore.

Lacombe pivote. Son épaule percute la barre rouge. Le mécanisme s'enclenche dans un claquement huileux, mais la porte ne bouge pas. Une petite diode jaune brille dans le montant. Verrouillage électronique.

— Vous pensiez vraiment que ce serait si simple ? demande Marchand.

L'un des agents a déjà dégainé sa matraque télescopique. Le "clac-clac" métallique résonne comme un coup de feu. Ils ne cherchent plus à l'arrêter, ils vont le briser. Le premier bondit. Lacombe plonge, son épaule heurtant l'arête d'un meuble. La douleur est une décharge blanche qui lui irradie les vertèbres. Il roule sur le carrelage humide, le goût du chlore brûlant ses sinus.

— Immobilisez-le, ordonne Marchand.

Lacombe recule, ses talons butant contre le socle du chariot. Il est coincé entre la mort et la force brute. Il saisit le bord du drap mortuaire et tire de toutes ses forces. Le corps de Mila bascule. Le cadavre s'affale lourdement entre Lacombe et ses assaillants dans un bruit de viande froide. L'agent hésite devant cette chair spongieuse. Cette seconde suffit. Lacombe voit l'autre marque, sous le numéro de téléphone. Un "C" majuscule, gravé à vif.

Dans le couloir, un signal sonore retentit. Un bip régulier. Méthodique. Marchand consulte son écran, son expression changeant pour une urgence fébrile.

— Finissez-en. On n'a plus le temps.

La matraque s'abat. Lacombe bascule, son centre de gravité dérapant sur le mélange de condensation et de sang. Le choc survient sur le rebord du plateau. L'acier hurle. Les instruments tintent. Paul, l'ombre de Cédric, entre soudain par la porte de service, pulvérisée par une charge. Il ne ressemble pas à un sauveur, mais à une machine de nettoyage. Son fusil à pompe est une extension de son bras.

Le premier assaillant s'effondre, la poitrine ouverte par le calibre 12. Paul tourne la tête vers Lacombe. Leurs regards se croisent. Le canon bascule vers le flic.

— Ne bouge plus, murmure Paul.

L'eau des sprinkleurs tombe maintenant en rideaux lourds, cinglants. Elle plaque leurs cheveux, brouille la vision. Un des tueurs du Consortium rampe encore dans la flaque. Paul pivote d'un bloc et lâche un second coup. La cartouche vide est éjectée avec un cliquetis cristallin.

Lacombe glisse sur le flanc, ses doigts griffant le béton humide jusqu'à rencontrer son Sig Sauer. Il verrouille sa prise. Au-dessus d'eux, les néons agonisent. La lumière souligne le numéro sur la hanche de la fille. 06 14 22... Paul s'approche, une main sur son oreillette. Il attend l'ordre.

— Ils l'ont transformé en monstre, Paul, lâche Lacombe.

Le nettoyeur ne répond pas. Son téléphone, au sol, s'illumine d'une notification de direct. V6. Le visage de Cédric apparaît sur l'écran fissuré, riant sous les projecteurs, ignorant que son identité suinte sur un cadavre. Un message anonyme défile sur l'écran de millions de Français : *"Regardez bien ses mains. Le sang de Mila ne s'efface jamais."*

Dans le couloir, des bruits de pas cadencés approchent. Des bottes tactiques. Trop nombreuses. Les portes blindées s'enclenchent avec un claquement hydraulique définitif. On les enterre vivants avec la vérité.

— Paul, articule Lacombe en armant son chien, dis-moi que tu as une autre sortie.

Le nettoyeur fixe l'écran où le candidat sourit avec une assurance insolente. Le générique de fin vient de commencer, et ils ne sont pas au casting.

# Chapitre 11

## Traque à Neuilly

La pluie de Neuilly n'est pas une averse, c'est une agression. Des aiguilles froides percutent le visage de Cédric, ruissellent sous le col de sa chemise en coton égyptien, collent la soie à sa peau. Il court. Ses richelieus dérapent sur le bitume luisant de l'avenue de Madrid. Le silence du quartier est artificiel, épais. Chaque impact de ses semelles résonne comme un coup de feu dans ce mausolée pour milliardaires. À l'angle d'un immeuble, il s'arrête. Ses poumons brûlent. L'oxygène se change en acide.

Il lève les yeux. Au-dessus de la porte cochère, une bulle de plexiglas noir le fixe. Elle pivote. Le petit servomoteur émet un sifflement électrique, une plainte de prédateur. Cédric plaque son dos contre la pierre. Elle boit sa chaleur. Il sent le battement de son cœur dans ses tempes, un rythme binaire, incontrôlable. Ils sont là. Derrière chaque optique, chaque capteur thermique, le Réseau scanne son angoisse. Une proie offerte au voyeurisme des ombres.

Ses doigts tremblants fouillent sa veste. Le smartphone est une plaque de verre glissante. FaceID échoue : trop de pluie, trop de terreur. Il tape son code d'urgence. Le réseau vacille, une barre, puis deux. Il cherche le contact de Paul. Paul, son assurance vie, celui qui connaît les tunnels et les sorties de secours de cette démocratie de façade.

Une tonalité. Longue. Une plainte électronique qui s'étire.

Le clic de décrochage survient enfin.

— Paul ? murmure Cédric. Paul, sors-moi de là. Ils m'ont verrouillé.

Pas de réponse. Juste un bruit de fond, organique. Un souffle court, lourd. Et puis, ce son. Un frottement métallique contre une surface granuleuse. La lame qui s'enfonce dans la terre meuble. Le poids de la boue rejetée sur un tas qui grandit. Cédric éloigne le téléphone, les yeux écarquillés. Le rythme est régulier. On prépare une place.

— Paul ? répète-t-il, la voix brisée.

De l'autre côté, le bruit s'arrête. Un silence de plomb s'installe. Puis, une respiration calme s'approche du micro. Une voix lisse, précise :

— Ne cours pas si vite, Cédric. Tu vas arriver avant que le trou ne soit fini.

Le signal coupe. L'acier des portières d'une berline noire claque à trente mètres avec la précision d'une horloge. Quatre bruits secs. Cédric s'enfonce dans le renforcement d'une porte cochère, cherchant à se fondre dans les veines du chêne sculpté. Une silhouette se déploie. Elle ne court pas. Elle marche avec une économie de mouvement apprise dans des salles sans fenêtres.

Il pivote et s'élanche vers un passage de service. L'odeur est âcre : carton mouillé, restes de traiteur, une effluve de décomposition bourgeoise. Il s'arrête derrière un conteneur de tri sélectif, plaque une main sur sa bouche pour étouffer le fracas de sa propre respiration. Un détail le frappe, stupide : un fil dépasse de sa manchette, une imperfection sur ce costume à trois mille euros. Il tire dessus nerveusement.

Un faisceau de lampe torche balaye le mur. La lumière est d'un blanc chirurgical. Le rayon s'approche, s'arrête à quelques centimètres de ses doigts. Cédric ferme les yeux. Il imagine les écrans de contrôle, quelque part dans un sous-sol, où sa silhouette thermique doit briller d'un rouge sang. On parie sans doute sur la minute exacte de son effondrement.

Le faisceau s'éloigne. Il doit bouger. Rester ici, c'est accepter la fosse. Il atteint une porte de métal industriel, pèse de tout son corps. La serrure cède dans un gémissement. Cédric bascule à l'intérieur, dans une obscurité épaisse. L'odeur de mazout l'accueille comme un linceul. Il avance à l'aveugle dans les entrailles techniques du bâtiment. Soudain, au bout du couloir, une lueur bleutée. Un moniteur de surveillance oublié.

Il s'approche. L'écran est divisé en seize vignettes. Dans la numéro quatre, il voit la ruelle qu'il vient de quitter. Les hommes sont immobiles. L'un d'eux lève la tête vers la caméra. Il sourit. Ce n'est pas un sourire humain. C'est une fente horizontale dans un visage de cire. L'homme lève une main et tape trois fois dans ses paumes.

Le son ne sort pas du moniteur. Il résonne juste derrière lui, dans la cage d'escalier.  
\*Clap. Clap. Clap.\*

Cédric se rue vers une trappe de ventilation. Ses ongles s'enfoncent dans les fentes, la peau se déchire, mais il tire. Le métal cède. Il se hisse à l'intérieur, les épaules frottant contre l'acier galvanisé, le goût de la suie dans la bouche. Il rampe. Ses genoux heurtent les jointures. Derrière lui, une main gantée agrippe le bord de la trappe. Un faisceau de lampe s'engouffre dans le tunnel. Cédric rampe plus vite.

Le sol se dérobe.

Chute libre. Il percute une surface molle qui amortit le choc. Il tente de se redresser, mais ses mains s'enfoncent dans une matière organique, froide. Il tâtonne. Des vêtements. Un visage glacé. L'œil est resté ouvert. Cédric étouffe un cri en reconnaissant Léa, la stagiaire disparue trois jours plus tôt. Elle sent encore son shampoing à la pomme, mêlé à la fadeur de la mort.

Au-dessus de lui, l'objectif d'un smartphone s'allume. Quelqu'un le filme. Un direct

privé. Cédric aperçoit une trappe d'évacuation des déchets. Il s'y jette, glisse sur des sacs plastiques et roule sur le bitume d'une ruelle.

Il se relève. Il court. Ses chaussures claquent, un métronome affolé. À chaque angle, les globes blancs des caméras pivotent. Une voiture noire ralentit. Des phares xénon déchirent la pénombre. Cédric rase les murs des hôtels particuliers. Derrière les vitres blindées, l'élite dort, protégée par des alarmes laser. Lui est le virus.

Soudain, une ombre lui barre la route. Un bloc sombre dont la silhouette absorbe la lumière des réverbères. Cédric sent le froid de l'acier sur sa nuque avant même que l'objet ne bouge. L'odeur du prédateur : tabac froid et cuir mouillé. Une barre de fer capte l'éclat d'un réverbère.

Il pivote. La barre s'écrase sur le trottoir, là où sa tempe se trouvait une seconde plus tôt. Des étincelles orange jaillissent. Il rampe dans l'eau glacée des caniveaux. Le Réseau n'envoie pas de négociateurs ; il délègue des équarisseurs.

Une autre silhouette s'approche. Un homme en costume gris anthracite sous un parapluie noir. Il s'arrête à trois mètres, le visage mangé par l'ombre. Il tourne une tablette vers Cédric. L'image est en direct. On y voit Cédric, filmé par la caméra dôme au-dessus d'eux. Sous l'image, un curseur clignote : \*Approuver l'exécution immédiate ?\* Les barres de sondage montent en flèche.

— Le public s'impatiente, murmure l'homme. Il nous faut un climax.

Un laser rouge danse sur le cœur de Cédric. Il n'est plus un homme, il est un contenu viral.

— Attendez... bafouille Cédric. Je peux doubler la mise. J'ai les accès... les flux financiers...

— On ne menace pas ceux qui possèdent les tuyaux, Cédric. On les supplie.

Un troisième homme s'approche. Il tient un bidon. L'odeur de l'essence sature l'air. Le liquide visqueux trace un cercle autour de lui. Le froid du carburant imbibe son pantalon.

— Le public demande un final flamboyant.

L'homme sort un briquet. La flamme bleue danse.

— Cinq, commence l'homme au parapluie.

Une détonation. La vitre de la berline explose. L'homme au parapluie sursaute, sa tablette s'écrase au sol. Cédric bondit hors du cercle au moment où le mur de feu s'élève. Il court à s'en éclater les poumons. Il s'engouffre dans la rampe d'un parking souterrain. L'obscurité l'avale. L'ozone de l'orage laisse place au gasoil froid.

Niveau -1. Les néons crépitent. Il s'arrête derrière un pilier en béton. Il sort son téléphone. L'appareil est brûlant. L'alerte rouge sur l'écran pulse au rythme de son sang : \*TRAQUE EN COURS\*.

Il rappelle Paul. Une dernière fois. Un besoin viscéral de comprendre.

Le déclic.

Le son revient. Le choc du métal contre la terre. Le martèlement sourd d'une masse sur du bois creux. On recouvre le cercueil.

— La terre est acide cette année, Cédric, dit une voix inconnue.

Il lâche l'appareil. L'iPhone s'écrase, l'écran en miettes, mais le haut-parleur diffuse

encore un rire étouffé. Au fond de l'allée, des phares xénon s'allument brutalement. Un mur de lumière blanche. Un moteur monte en régime. Cédric ne voit plus rien. Il entend seulement le cri strident des pneus qui mordent l'asphalte, fonçant droit sur lui.

# Chapitre 12

## Le Couteau de l'Ombre

Le ciment suinte. Une goutte tombe, lourde, sur le vernis d'une berline noire. Cédric s'immobilise, les poumons en feu dans cet air qui pue l'huile rance et le caoutchouc calciné. Il cherche ses clés dans la poche de son veston en lin, mais ses doigts ne sont que des bâtons de craie qui s'entrechoquent. Le bip-bip du déverrouillage claque comme une détonation sous les voûtes de ce tombeau de roche artificielle.

Derrière lui, un frottement. Presque rien. Le bruit d'une semelle qui refuse d'être entendue. Cédric pivote, les talons crissant sur le sol poisseux.

Antoine est là.

Il ne court pas, ne pointe aucune arme. Il se tient à la lisière du halo jaunâtre d'un néon agonisant. Ses traits sont figés, une absence totale de haine ou de pitié, tandis que le bourdonnement électrique des transformateurs au plafond s'épaissit. Antoine s'avance. Chaque pas est une sentence. Cédric recule, ses omoplates percutent l'acier. La carrosserie lui mord le dos.

— Recule pas, Cédric. Tu vas finir par traverser le mur.

La voix d'Antoine est granuleuse. Il sort une tablette de sa veste, une plaque d'aluminium dont l'écran s'allume dans une lumière bleue, chirurgicale, qui creuse les cernes de Cédric. Sans lui laisser le temps de parler, il lui plaque l'appareil contre le torse. Les doigts de Cédric se referment sur la carcasse par pur réflexe de survie. Sa peau est moite.

— Regarde, ordonne Antoine.

Sur l'écran, une image en noir et blanc, striée par les parasites d'une caméra thermique. C'est l'appartement de la rue de Rivoli. Dans l'obscurité du salon, une silhouette bouge avec un automatisme d'usine. Lacombe. Son visage est clair, illuminé par le reflet de sa propre lampe.

Cédric retient son souffle, le cœur cognant si fort qu'il en a mal aux dents. À l'écran, le flic s'agenouille près de la bibliothèque et sort un sachet plastique contenant des dossiers qu'il glisse derrière une rangée de livres d'art. Il vérifie l'alignement des dos, puis prend une photo pour s'assurer que rien n'a bougé. Lacombe est méthodique ; il ne transpire pas.

— Il est en train de te construire un mausolée, murmure Antoine à son oreille.

L'odeur de tabac froid d'Antoine sature l'espace. Sur la vidéo, Lacombe se redresse et fixe l'objectif caché, un sourire mince étirant ses lèvres. Il range son matériel et ressort. La vidéo coupe. Noir.

Cédric sent ses jambes se dérober alors que la tablette tremble entre ses mains. Le monde vient de basculer : la police n'est plus là pour protéger, elle scénarise sa chute. Les néons du parking grésillent plus fort, une symphonie de friture électrique.

— Pourquoi tu me montres ça ? demande Cédric dans un souffle.

Antoine ne répond pas. Son regard se perd dans le fond de l'allée J, là où l'obscurité dévore les dernières places. Un reflet sur un canon.

— Parce que Lacombe n'est qu'un pion, lâche Antoine. Et le joueur vient de décider que tu n'avais plus d'utilité.

Un moteur démarre au niveau -3. Un hurlement de pneus dérapant sur le sol lisse. Les phares d'un SUV noir surgissent de la rampe, balayant les murs comme des projecteurs de DCA. La voiture accélère, son rugissement emplissant la structure d'une vibration physique qui remonte des chevilles de Cédric jusqu'à ses mâchoires. Antoine lui saisit le bras.

— Cours. Maintenant.

L'air s'engouffre dans les poumons de Cédric comme de la limaille de fer. Antoine le projette en avant, une poussée brutale qui manque de l'envoyer s'étaler sur la dalle huileuse. Ses mocassins glissent sur une traînée de liquide de refroidissement, un arc-en-ciel toxique reflétant la fureur des phares. Derrière eux, le cri de turbine du SUV déchire le silence du niveau -3. Les pneus crissent sur la résine grise avec un bruit de craie qui lui vrille les tympans.

Cédric court, le buste trop raide, l'image de la trahison encore imprimée sur ses rétines. Chaque foulée est une agonie pour ses muscles atrophiés par les plateaux télé. À sa gauche, Antoine se déplace avec une économie de mouvement terrifiante, ses yeux scannant les angles morts derrière chaque pilier.

Le SUV noir bascule dans l'allée centrale. La lumière LED est si blanche qu'elle efface les couleurs, transformant le parking en un décor d'os et d'encre. Cédric sent la chaleur du moteur qui se rapproche, une onde thermique lui picotant la nuque. Le monstre de métal pèse deux tonnes et ne freinera pas.

— Entre les bagnoles ! hurle Antoine.

Sa main s'abat sur l'épaule de Cédric pour le dévier vers une rangée d'Audi sagement alignées. Cédric percute un rétroviseur, la douleur irradie dans sa hanche, mais il bascule dans l'interstice étroit. Le SUV ne ralentit pas ; il braque avec violence, mordre les pare-chocs stationnés dans un fracas de plastique broyé.

Les alarmes se déclenchent. Une symphonie discordante emplit l'espace, masquant les pas lourds de Cédric. Sa respiration est un sifflement erratique. Il voit Antoine s'arrêter devant une porte de service dont la peinture s'écaille comme une vieille peau.

Le SUV a stoppé sa course à dix mètres, bloqué par l'amas de tôles. La portière conducteur s'ouvre dans un grincement interminable. Une botte tactique touche le sol. L'homme qui sort porte une visière fumée. Il ne sort pas d'arme à feu, mais déploie une matraque télescopique avec un claquement métallique définitif.

— Antoine, la porte... murmure Cédric, la voix brisée.

L'homme à la visière s'avance d'un pas mesuré. À l'autre bout du parking, le rideau de fer descend dans un vacarme de chaînes rouillées. Le sifflement résiduel des néons souligne la fin de toute issue. L'homme s'arrête à trois mètres et incline la tête avec une curiosité clinique.

Soudain, une ombre se détache d'un pilier, derrière le tueur. Elle tient un objet long, fin.

— Ne bouge pas, Cédric, souffle Antoine.

L'inconnu lève une seringue à air comprimé. Un sifflement pneumatique déchire l'air. Le tueur porte la main à son cou, ses doigts se refermant sur le dard avant que ses genoux ne heurtent la dalle. Sa visière tape le sol avec un bruit de plastique creux. C'est Mila. Ses yeux sont deux fentes vitreuses, dépourvues d'émotion.

— On change de protocole, dit-elle en pointant une seconde seringue vers le thorax de Cédric.

Le bout de l'aiguille capte un reflet bleuté. Cédric ne respire plus. Une goutte de sueur

brûle sa paupière, mais il ne cligne pas. Le doigt de Mila est crispé sur la détente. Antoine lève une main, paume ouverte, un geste d'une lenteur écœurante. Il ne regarde pas Mila, il fixe Cédric avec une intensité de prédateur lucide.

L'objet qu'Antoine sort n'est pas un pistolet, mais la tablette. Il la place exactement dans l'axe de vision de Cédric, entre son torse tremblant et la pointe de la seringue. L'image est granuleuse. Lacombe, le dernier flic intègre de la capitale, glisse des micro-films sous le tiroir du bureau de Cédric. Il se redresse, esquisse un rictus de charognard et verrouille la cage.

Cédric sent un vide glacé s'ouvrir dans ses viscères : le protecteur est le bourreau. Les rouages du Consortium portent l'insigne de la République.

— Ils ne veulent pas t'arrêter, Cédric, murmure Antoine, la voix basse comme un couperet. Ils veulent que tu sois le cadavre parfait d'un traître à la nation.

Mila ne baisse pas son arme, ses yeux scannant les alentours. Antoine fait glisser son doigt sur l'écran. Un dossier rouge s'ouvre. Un nom clignote : celui de Mila.

Le visage de la jeune femme se fige. Le canon de la seringue tremble imperceptiblement. À l'autre bout du parking, des pas cadencés commencent à marteler les rampes d'accès. Des bottes tactiques qui ne cherchent plus à se dissimuler. Le Consortium élimine les outils usés.

Mila vacille. Une goutte de sueur perle à sa tempe. Elle fixe les dates des transactions bancaires sur l'écran : le prix de chaque baiser empoisonné. Cédric observe la décomposition de ce masque de porcelaine qui se fissure. À l'étage, le fracas d'une poubelle renversée annonce l'approche.

Antoine tire brusquement son Glock. La détonation claque, un bruit sec qui percute un pilier près de la rampe. Des éclats de pierre gris giclent.

— À terre !

Il projette Mila derrière une berline. Le pare-brise explose en une pluie de diamants tranchants sous la riposte. Antoine se plaque contre la roue arrière, le dos brûlé par le froid de l'acier. Cédric rampe vers eux, griffant le goudron gras d'huile.

— Antoine... ils vont nous tuer... murmure-t-il, la lèvre fendue.

Le silence revient, lourd, seulement troublé par le cliquetis d'un moteur qui refroidit. Puis, le bruit d'une goupille qu'on retire. Un cylindre métallique roule sur le sol. Antoine ferme les yeux. L'éclair blanc sature tout. Le monde disparaît sous une nappe de magnésium hurlante.

Dans le sifflement aigu qui emplit ses oreilles, Antoine sent une main agripper ses cheveux. Une force brutale le tire en arrière. Une voix siffle contre son tympan :

— Mauvaise pioche, Antoine. Elle n'est pas avec toi.

L'ombre qui le surplombe n'a pas de visage, juste un masque de néoprène noir. Antoine est arraché au sol, ses genoux raclant le revêtement. Devant lui, une camionnette noire a ouvert ses portes sur un brasier technologique : vingt-quatre dalles de verre découpent l'obscurité. Chaque écran affiche le même angle.

C'est lui. Son propre visage, en direct, avec une pulsation de sonar rouge indiquant son rythme cardiaque.

Mila s'approche de la régie mobile. Elle ne regarde pas le cadavre de Lacombe qui gît près du pilier, une tache sombre s'élargissant sous son crâne. Elle caresse la surface tactile de l'écran central.

— Regarde-toi, Antoine. Tu es magnifique. Les algorithmes t'adorent.

L'ombre appuie le canon d'un pistolet sous l'oreille d'Antoine.

— Six millions de personnes attendent ton choix, annonce une voix déformée.

L'écran se divise. À gauche, Cédric vomissant sa peur. À droite, le bouton de suppression des preuves.

— Soit on efface les preuves contre Cédric et tu deviens le meurtrier de Lacombe. Soit on publie la vidéo, on sauve ta peau, et Cédric finit suicidé en cellule.

Trente secondes. Le décompte passe au rouge. Mila enfonce la pointe d'un scalpel dans le cou d'Antoine. Une perle pourpre éclot. Sur les écrans, le zoom s'ajuste sur la plaie.

Cinq. Quatre.

Le doigt d'Antoine s'abaisse, mais une notification surgit brusquement.

**\*INTERRUPTION PRIORITAIRE : SOURCE VÉRA.\***

Le vert acide des caractères brûle les moniteurs. Le système est bypassé. Les ventilateurs de la régie crachent un air chargé d'ozone. Antoine baisse les yeux vers sa tablette. La vidéo de Lacombe falsifiant les preuves tourne en boucle, diffusée de force sur tous les réseaux.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? murmure Mila, sa voix redevenue humaine, fragile.

Le parking vibre sous un grondement sourd. Un mot occupe désormais tout l'espace numérique : **\*EXÉCUTION\***.

Un des moniteurs explose dans une gerbe d'étincelles bleues. La porte blindée de la régie gémit sous la pression d'un bélier hydraulique. Le métal se tord dans un fracas de fin du monde. Des silhouettes massives inondent l'espace, leurs projecteurs tactiques découpant l'obscurité.

Un laser rouge accroche le front d'Antoine. Un point stable. Une voix calme s'élève au-dessus du chaos.

— Le signal se coupe.

Le doigt s'enfonce. Noir.

# Chapitre 13

## Direct Final

Dix mille watts de lumière blanche s'écrasent sur les épaules de Cédric, tandis que son col de chemise, imprégné d'amidon et d'angoisse, commence à lui scier la nuque. Les caméras Sony pivotent sur leurs rails avec une précision de prédateurs mécaniques, leurs objectifs zoomant sur les capillaires brisés de son regard. Il ne voit plus son adversaire de l'autre côté du pupitre en Plexiglas, mais seulement ce tunnel de verre noir vers le néant de l'audience. Quatre millions de personnes guettent sa chute en direct.

Sa main droite glisse sous le revers de sa veste pour effleurer le carton froid du dossier, ce poids mort de vingt ans de trahisons, de chiffres et de comptes aux Bahamas. L'air du studio, recyclé par une climatisation poussée à bout, charrie une odeur de bakélite et de maquillage trop lourd qui lui soulève le cœur. Sa poitrine siffle. Il veut parler, mais sa langue est une éponge sèche collée au palais. Soudain, les chiffres du chômage s'effacent sur le prompteur, laissant place à une phrase unique, centrée, dont la violence silencieuse le frappe à l'estomac : « Ta fille est avec nous ».

Le monde bascule à quarante-cinq degrés alors que le bourdonnement des ventilateurs devient un cri strident dans ses oreilles. L'animateur, en face de lui, incline légèrement la tête pour ajuster son oreillette d'un geste machinal qui trahit son impatience. Il attend la curée, ce suicide médiatique que les sondages exigent, sans pour autant se départir de ce professionnalisme vitrifié qui masque ses intentions. Derrière la vitre teintée de la régie, des silhouettes anonymes s'agitent comme des ombres chinoises dans un théâtre d'exécution.

Une photo remplace le texte sur l'écran de retour : Léa, endormie sur un matelas sale, ses boucles blondes emmêlées dans la poussière d'une planque de fortune. Une lame de cutter effleure sa tempe, captant un éclat de lumière artificielle qui semble percer la haute définition de l'image. Cédric sent ses muscles se nouer en un carcan de béton. Sur le pupitre, les feuilles du dossier s'étalent maintenant comme les plumes d'un oiseau mort, révélant des tampons officiels et des transactions cryptées. Un point laser rouge commence à danser sur le papier, se stabilisant enfin sur le nom du ministre de l'Intérieur.

— Je vais vous donner les noms, articule-t-il enfin, sa voix n'étant qu'un gravier raclant le fond d'une gorge desséchée.

Le noir s'abat sur le plateau avec la brutalité d'un couperet. Le bourdonnement des projecteurs s'éteint dans un claquement sec, laissant place à une obscurité saturée d'acouphènes et d'une odeur de poussière ionisée. Dans ce vide, une présence thermique se rapproche. Le canon d'un Sig Sauer s'enfonce entre ses côtes, déchirant la popeline fine de sa chemise. Lacombe est là, tout près, son odeur de tabac froid et de café rassis saturant l'espace restreint du pupitre.

— Le dossier, Cédric, murmure le flic. Maintenant.

Le grand mur d'écrans LED derrière eux s'anime soudain d'une lueur bleutée, révélant une pièce aveugle en parpaings bruts où la petite fille, les mains liées, fixe l'objectif avec une terreur absolue. Le compte à rebours clignote en rouge sang sur le prompteur : 00:15. Cédric saisit le micro, sentant le froid de la grille métallique contre ses lèvres gercées, et son regard s'ancre dans celui de Lacombe, cherchant une trace d'humanité sous le vernis de la corruption.

— Le premier nom sur cette liste, hurle-t-il soudain dans un dernier sursaut de rage désespérée, c'est le vôtre, Commissaire.

À cet instant précis, les issues de secours du studio explosent dans un déluge de verre et d'acier, tandis que les projecteurs se rallument dans un flash aveuglant.

# Chapitre 14

## La Gardienne des Secrets

La lumière bleue de l'écran sature ses pupilles, transformant son regard en deux fentes sèches, brûlées par quatorze heures de veille. Sur la dalle de verre, une interface minimaliste ondule en lignes de code vert sombre, une pluie matricielle s'abattant sur les systèmes de bord du cercueil d'acier lancé sur l'A13. Le curseur cligne. C'est un métronome électronique qui compte les secondes restant à Cédric.

Véra sent la texture rugueuse de la butée plastique sous l'index. Sa gorge est un désert de craie. À l'écran, une fenêtre contextuelle surgit :

`*PROTOCOL_BRAKE_FAILURE_REMOTE : READY*`. Le point GPS, une tache rouge pulsant sur la carte, indique 134 km/h. La pluie doit fouetter le pare-brise là-bas, dans le monde réel, mais ici, seul le ronronnement du ventilateur de l'unité centrale rompt le silence de l'alvéole.

Un bruit sourd résonne dans le couloir. `*Clac. Clac.*`

Le cuir des chaussures de Lacombe contre le marbre est une signature sonore qu'elle connaît par cœur, lourde et inflexible. Elle ne se retourne pas. Une odeur de bakélite brûlée s'insinue dans ses narines, mêlée à son propre parfum qui vire à l'acide sous l'effet de l'adrénaline. Ses doigts tremblent imperceptiblement. Elle ajuste sa monture, glacée contre ses tempes.

— Ne bougez plus.

La voix de Lacombe est chargée d'une fatigue de nuits blanches. Véra perçoit, dans le reflet de l'écran, la silhouette massive du flic dans l'encadrement de la porte. Il tient

un rectangle de papier froissé, cet ordre officiel qui transforme une fonctionnaire de l'ombre en cible prioritaire.

L'index de Véra s'enfonce d'un millimètre. La résistance du ressort est dérisoire. Sur le moniteur, la pression hydraulique des freins s'affiche : 120. 118. 115 bar. Elle imagine l'homme là-bas, les mains crispées sur le cuir du volant, ignorant que son inertie de deux tonnes est désormais une condamnation.

— Éloignez vos mains du clavier. Maintenant.

Il fait un pas. Le plancher technique craque sous ses cent kilos de colère légale. Véra sent une goutte glacée tracer un sillon le long de sa colonne vertébrale. Son cœur cogne contre ses côtes comme un animal piégé. Elle fixe le point rouge. Le viaduc de Saint-Cloud approche. Trois cents mètres de vide au-dessus de la Seine.

— S'il parle, tout s'effondre, murmure-t-elle sans le regarder.

— Ce n'est pas à vous d'en décider. Levez-vous.

Lacombe pose une main sur son arme, au revers de sa veste. Le geste est lent, presque rituel. Véra voit ses propres phalanges blanchir. L'écran affiche une alerte en rouge sang : \*LINK\_ESTABLISHED\*. Elle peut désactiver les étriers d'une impulsion binaire. Le flic avance encore, exhalant une odeur de tabac froid et de café rance. Le curseur continue de cligner. Elle ferme les yeux. Elle sent la vibration des serveurs sous ses pieds tandis que l'air de la pièce semble se raréfier, aspiré par l'enjeu. Son doigt se crispe. Le déclic plastique sonne comme un verdict étouffé.

À l'écran, le texte change : \*EXECUTION\_IN\_PROGRESS\*.

Le flic bondit, sa main s'abat sur l'épaule de Véra, mais ses yeux restent rivés sur le moniteur où la trajectoire du point rouge dévie brutalement. La poigne de Lacombe

est un étau qui broie sa clavicule. Il ne crie pas. Il halète, un souffle court, saccadé, celui d'un homme qui voit le monde basculer sans pouvoir l'arrêter.

— Arrêtez ça, ordonne-t-il, la voix étranglée.

Ses doigts épais cherchent un interrupteur derrière la tour, mais les câbles sont sécurisés par des loquets métalliques qu'elle a installés elle-même trois semaines plus tôt.

— C'est une boucle fermée. La commande est déjà dans le processeur du véhicule.

Le point rouge quitte soudainement l'axe de la voie rapide pour mordre sur le parapet. Dans le silence violent qui s'installe, Lacombe sort son Sig Sauer. Le canon brille sous les néons. Véra ne cille pas. Elle sent la chaleur du processeur contre ses mollets, un cœur artificiel battant la mesure d'un assassinat propre. Sur le flux vidéo satellite, une minuscule étincelle blanche jaillit dans l'obscurité parisienne. Un pixel de feu. Le point s'arrête net. \*CONNECTION\_LOST\*.

La main de Lacombe retombe. Il semble avoir vieilli de dix ans. Dehors, une sirène s'élève dans le lointain, un cri de métal déchirant le calme de la capitale.

— Vous avez fait de lui un martyr, finit-il par dire.

— Non. J'en ai fait un souvenir.

Elle attend les menottes, le contact du froid sur ses poignets, mais Lacombe reste immobile. Son téléphone vibre sur le bureau. Un appel entrant. Pas de nom, juste une série de chiffres que Véra reconnaît immédiatement. Le Consortium. L'appareil se déplace d'un millimètre à chaque impulsion sur le bois verni, tel un insecte piégé.

— Si je décroche, qu'est-ce qu'ils vont me dire ?

— Ils ne vont pas parler. Ils vont écouter si vous êtes toujours là.

À cet instant, l'ascenseur au bout du couloir émet un tintement cristallin. Les pas qui résonnent sur le marbre sont trop nombreux pour un simple agent de sécurité. Véra sent un nouveau frisson parcourir sa nuque. Le plan change.

— On n'a plus le temps, murmure-t-elle.

Lacombe éteint la lumière. La pièce plonge dans une pénombre bleutée. La porte s'ouvre sur une silhouette portant un masque balistique noir et un fusil d'assaut équipé d'un silencieux. Le premier tir traverse l'écran dans un sifflement étouffé, pulvérisant les cristaux liquides. Véra rampe vers la sortie de secours dissimulée derrière les armoires. Elle sent l'odeur de la poudre et de l'air ionisé.

Elle s'engouffre dans le conduit sombre au moment où une grenade percute le sol. L'explosion la projette en avant, ses tympans sifflant, sa vision se brouillant dans un nuage de plâtre. Elle retombe deux étages plus bas, sur le béton froid du sous-sol. Une main gantée de cuir écrase ses lèvres contre ses dents. Elle sent le goût métallique du sang.

— Pas un bruit, souffle Antoine contre sa tempe. Ils sont juste au-dessus.

Véra compte les battements de son cœur, une caisse claire déréglée dans sa poitrine. À travers la dalle, des bruits de bottes martèlent le silence. Le Consortium ne nettoie pas, il éradique. Antoine la tracte comme un bagage encombrant vers le centre de redondance. Les diodes des serveurs y clignotent en rythme, une forêt de lucioles mécaniques surveillant les secrets de l'État.

— Cinq minutes, grogne-t-il. Après, je fais sauter le bloc.

Véra s'effondre devant la console. La sueur coule dans ses yeux. Elle tape son mot de passe. \*Accès refusé\*. Elle recommence, les doigts griffant le métal. Une détonation sourde ébranle le plafond.

— Ils sont dans l'escalier, prévient Antoine sans se retourner.

Soudain, un voyant rouge s'allume. \*Alerte intrusion : Poste 01\*. Lacombe est debout dans son bureau dévasté, son arme au poing, fixant l'optique de la caméra. Il tape une contre-commande. Véra place son index au-dessus de la touche d'exécution finale. Elle sent le canon de l'arme d'Antoine effleurer sa nuque.

— Fais-le. Sinon, c'est moi qui appuie.

La poignée de la porte blindée commence à vibrer sous l'impact d'un bélier hydraulique. Le métal gémit. Véra ne ferme plus les yeux. Le monde entier se résume à ce petit rectangle de lumière blanche sur le clavier. Elle appuie. Le clic sec libère l'impulsion.

Le silence retombe, plus lourd qu'un linceul, seulement troué par le sifflement d'un ventilateur endommagé. Lacombe, sur l'écran, voit les serveurs s'éteindre un à un. Il lâche son arme, vaincu par la logique des circuits. Dans la pièce aveugle du sous-sol, la porte cède enfin. Mais ce n'est pas la police.

Dans la lumière crue des stroboscopes, un homme franchit le seuil, une main pressée sur une épaule ensanglantée. Paul. Son propre bouclier. Il tient un boîtier noir dont le capuchon de sécurité est relevé. Le bouton poussoir brille d'un éclat maléfique sous le plastique transparent.

Antoine ajuste sa garde, son index cherchant le point de rupture du mécanisme de son pistolet. Un dialogue muet s'installe entre les deux prédateurs. La femme aux gants de cuir apparaît derrière Paul, posant une main sur son épaule saine avec une régularité

de métronome.

— Le protocole est activé, dit-elle d'une voix mélodieuse. Efface-toi.

Véra fixe le déclencheur. Ses doigts glissent sur la console, cherchant une dernière faille, mais la physique ne négocie plus. Le pouce de Paul se crispe. Le déclic du mécanisme retentit, définitif. L'amorce foudroie la charge dans une explosion de données qui n'épargnera personne. Elle regarde la perle de sang sur sa joue dans le reflet d'un écran mort, attendant que le dernier rempart de la nuit ne s'effondre pour de bon.

# Chapitre 15

## Écran Noir

L'habitacle empeste la poudre et le fer. Une détonation sèche, unique, a déchiré le silence feutré de la Mercedes. Paul a basculé sur le côté. Sa tempe droite n'est plus qu'un cratère sombre où s'agite une bouillie informe, mélange de gris et de pourpre maculant le cuir beige de la portière. Inerte, le corps s'affaisse. La jambe droite reste raide, pétrifiée par un dernier influx nerveux, le pied écrasant l'accélérateur contre le plancher.

Le V12 rugit, cri de bête blessée s'étirant dans les tours. Mains plaquées contre la vitre de séparation blindée, l'homme à l'arrière hurle, mais le son meurt dans sa gorge contractée. Infranchissable. À travers le verre, il observe les épaules du chauffeur tressauter au rythme des irrégularités du bitume. 165 km/h. Les lampadaires du périphérique s'enchaînent en éclats saccadés, stroboscope détraqué révélant la nuque de Paul avant que l'obscurité ne reprenne ses droits.

L'air s'amincit. La sueur pique les yeux, une goutte salée glissant sur l'arête du nez pour s'écraser sur la lèvre supérieure. Le diaphragme se noue, crampe violente qui coupe le souffle. Il tente de saisir le téléphone posé sur l'alcantara, mais ses doigts, morceaux de bois mort, tremblent trop. L'appareil manque de glisser dans l'interstice du siège.

Soudain, le véhicule dévie. Le poids du cadavre entraîne le volant vers la droite, brisant la trajectoire. La limousine mord la bande d'arrêt d'urgence. Le sifflement fluide de l'asphalte mute en un grondement de gravier. Un tremblement sismique remonte le long de sa colonne vertébrale. Contre sa paume, le smartphone vibre. Un bourdonnement mécanique, insistant. L'écran s'illumine d'une lueur bleutée, spectrale

dans cette cabine étouffante.

## UN NOUVEAU MESSAGE.

Le premier choc survient avant le déverrouillage. L'aile avant percute la glissière. Le métal hurle. Une gerbe d'étincelles oranges inonde le pare-brise, transformant la nuit en enfer électrique. Projeté contre la portière, l'épaule craque. La douleur est une décharge blanche remontant jusqu'à la mâchoire.

Dans un fracas de fin du monde, la glissière cède enfin. La limousine s'élève, le nez pointé vers le vide. Il ressent ce moment de flottement atroce où le cœur remonte dans la poitrine, une apesanteur de supplicé. Le ciel de Paris bascule. Les lumières de la ville tournoient. Le véhicule entame sa chute vers les rails de la petite ceinture, vingt mètres plus bas.

L'impact est sourd, étouffé par le déclenchement simultané des airbags. Prisonnier d'un linceul de nylon blanc, il suffoque. Le silence revient par vagues, entrecoupé par le fracas des débris jonchant le toit. Une odeur de soufre et de talc brûle ses sinus. À travers la buée de gaz chimique, il aperçoit le tableau de bord s'enfoncer lentement vers ses genoux. Le cuir craque, les plastiques explosent en confettis tranchants. Un morceau de verre lui griffe la tempe, mais il ne ressent qu'une chaleur liquide couler le long de son oreille.

Il y a un instant de flottement absurde. Un souvenir parasite s'imisce : le goût du café trop amer bu au siège du parti, deux heures plus tôt. La cuillère qui tintait contre la porcelaine. Un détail minuscule, dérisoire, alors que le liquide inflammable commence à perler sur le ballast, juste sous sa joue.

Il baisse les yeux vers sa main droite. La lueur bleutée perce le brouillard.

**\*VOTRE MANDAT COMMENCE ICI.\***

Ces mots flottent sur ses pupilles dilatées, promesse de sang écrite en pixels froids.

Est-ce cela, le sommet ? Cette chute libre dans les entrailles de la capitale ? Sa mâchoire se serre si fort qu'un craquement sec résonne dans son crâne. Une dent cède. Il ne sent pas la douleur, seulement le goût de la craie dans sa bouche.

Le véhicule glisse sur le flanc, labourant le ballast dans un roulement de tonnerre métallique. Des étincelles jaillissent par les événements d'aération. À travers les restes du pare-brise, un pilier de béton s'approche, sentence de pierre immobile. La Mercedes fonce, emportée par son élan de mort. Le téléphone convulse une dernière fois.

L'impact final vide ses poumons. Son front percute une surface dure. L'obscurité l'envahit, mais une vibration persiste contre son flanc. Rythmée. Obsessionnelle.

Il rouvre les yeux. Le monde est à l'envers. Ses jambes, coincées sous un amas de métal brûlant, ont disparu de sa conscience sensorielle. À trente centimètres de son visage, le téléphone repose sur le toit, face vers le haut. Un second message s'affiche :

*\*LE SIGNAL EST STABLE.\**

L'air est saturé de résidus d'ozone. Cette poussière tapisse ses poumons, transformant chaque inspiration en brûlure abrasive. Il crache une glaire noire. À sa droite, le silence de Paul est une masse physique. Un liquide chaud dégouline du tableau de bord défoncé et vient s'écraser sur son front avec la régularité d'un métronome pervers. Sang visqueux, ferreux.

Un sifflement aigu s'échappe du radiateur crevé, râle mécanique s'étouffant dans le fracas assourdi de la circulation lointaine. Ses tympan bourdonnent, mais il perçoit un bruit nouveau : le frottement de semelles sur le ballast. Quelqu'un approche. Ce n'est pas le pas précipité d'un sauveteur, mais une marche lente, mesurée, faisant crisser le gravier. Il veut appeler à l'aide, mais sa trachée est verrouillée par un spasme de terreur. Une ombre se découpe contre la lumière diffuse de la ville, silhouette longue et fine s'arrêtant devant la portière déformée.

Le téléphone vibre une troisième fois.

— Paul ? murmure-t-il dans un souffle de sang.

L'ombre ne répond pas. Elle se penche. Un gant de cuir noir saisit l'appareil. Un cliquetis métallique, sec, précis, déchire le silence. On vient d'armer un percuteur. La chaleur du moteur commence à lécher le dessous de la banquette ; une première volute de fumée grasse s'insinue dans ses narines. Le canon d'une arme glisse à travers la brèche de la vitre brisée, se posant contre sa tempe suintante.

— Regardez-moi, ordonne une voix blanche, sans inflexion.

Il tourne les yeux, les muscles du cou protestant dans un craquement sinistre. Dans la pénombre, il ne distingue que deux pupilles dilatées. Le doigt de l'inconnu se crispe sur la détente, mais au lieu de presser, il active une touche sur l'appareil.

Le haut-parleur s'allume. Une voix de femme, calme, presque maternelle :

— Le direct est propre. Dites bonjour à vos électeurs. Ils attendent de voir comment l'ambition s'éteint en HD.

L'objectif de la caméra brille tel l'œil d'un insecte métallique. Il voit son propre reflet : un masque de suie et de terreur. Le petit point rouge clignote, dictant le tempo de l'agonie. Le liquide inflammable gagne du terrain, morsure chimique dévorant le tissu de sa chemise.

— Dis quelque chose, susurre l'homme au gant. Le pic d'audience est historique.

Chaque seconde s'étire. Il entend, via le haut-parleur, le lointain écho de sa propre respiration, râle pathétique s'envolant vers des millions de foyers. On ne l'exécute pas ; on transforme sa chute en un produit de consommation. L'ombre appuie plus fort le canon contre son os frontal. La douleur est un point de pression précis. Ses doigts,

bloqués sous la portière, grattent inutilement le bitume huileux.

— Ils vous adorent, reprend la voix au téléphone. Ils postent des cœurs. Ils attendent l'étincelle.

Une lueur orange, timide mais gourmande, commence à danser sur les débris. La chaleur monte, vague invisible plaquant les cheveux contre le front. La langue bleue du feu s'étire, lèche le vernis écaillé avec une lenteur de reptile. Elle grimpe vers le réservoir. Cédric regarde la petite mort ramper vers son poignet. Il sent l'odeur de son costume à huit mille euros qui commence à roussir.

L'exécuteur ne tremble pas. Sa main est une pièce d'orfèvrerie glaciale captant l'agonie sous le meilleur angle.

— Une dernière confession avant le noir complet ?

Une vibration sourde secoue le bitume. Rythme métronomique ne venant pas du moteur. Quelque chose approche dans la nuit parisienne, à contresens. Le tueur redresse la tête, attention détournée par l'écho métallique rebondissant sur les murs antibruit. Son index se crispe. L'acier glisse sur la tempe, rendu instable par une sueur grasse mêlée de suie.

La silhouette massive émerge des vapeurs d'essence. Un projecteur de forte puissance s'allume soudain, aveuglant. Le faisceau est si blanc qu'il efface les couleurs de l'incendie.

— Trop tard, souffle-t-il dans un râle.

Le tueur plisse les yeux, main libre en écran. Il ne lâche pas son arme, ni le direct. L'audience grimpe. Un choc sourd ébranle la limousine, venant de l'arrière. La voiture glisse de quelques centimètres. L'exécuteur perd l'équilibre. Son bras dévie. Le coup part dans un fracas de tonnerre, balayant l'appui-tête à quelques millimètres de son oreille.

L'ombre massive n'est plus qu'à dix mètres. Le projecteur s'éteint brutalement. Dans l'obscurité striée de rouge, une seconde notification apparaît sur le téléphone au sol :  
\*LE CONSORTIUM VOUS REMERCIE POUR VOTRE SACRIFICE.\*

Il tend la main, frôlant l'écran brûlant. Le tueur se redresse, visage déformé par une rage froide, et braque à nouveau. Le temps se fragmente. L'étincelle déclenche l'explosion de la charge. L'ogive de plomb propulsée traverse l'espace.

Le projectile ne le frappe pas.

Il percute le montant de la portière, arrachant un éclat de métal qui lui raye la joue. Le sang coule, trace un sillon de poisse sur son cou. Le tueur, imperturbable, réajuste sa visée. Aucune haine, juste la précision d'un technicien effaçant une tache.

À sa gauche, le cadavre de Paul s'affaisse sur le volant. Le klaxon se déclenche, plainte continue déchirant l'obscurité. Soudain, une silhouette longue se détache de la glissière de sécurité. Elle ne court pas, elle glisse.  
— Lacombe ? hurle-t-il, voix brisée par la fumée.

Pas de réponse. La silhouette lève un bras. Dans sa main, un boîtier noir hérissé d'antennes. Le tueur hésite, faille infime dans une mécanique parfaite. Son téléphone vibre violemment. Lettres capitales rouges :  
\*SIGNAL PERDU. REBOOT.\*

Toutes les lumières du périphérique s'éteignent. Les lampadaires, les phares, les voyants. Le monde bascule dans un noir d'encre. Seules les flammes projettent encore des ombres démentes. Un déclenchement pneumatique retentit. Le tueur s'effondre sur les genoux, plaquant ses paumes contre ses oreilles dans une agonie silencieuse.

Il rampe vers la portière arrière. Doigts griffant le sol poussiéreux. La femme au

boîtier avance. Elle dépasse l'exécuteur agonisant. Ses yeux sont froids, d'un gris d'orage artificiel.

— Le direct est terminé, dit-elle sans timbre.

Elle brise la vitre, saisit le téléphone fumant dont la batterie gonfle comme un abcès. Elle ne regarde même pas l'homme au sol. Un grondement de moteurs monte du tunnel. Trois motos arrivent à contresens, faisceaux blancs balayant l'épave. La femme range l'appareil dans une poche tactique. Elle plonge son regard dans le sien, approchant sa main de sa joue ensanglantée. La caresse est terrifiante.

— Le transfert est validé, candidat.

Elle appuie un injecteur pneumatique contre sa tempe. Métal glacé. L'appareil s'active. Une douleur fulgurante, aiguille de glace enfoncée dans le lobe temporal. Sa vision se fragmente en pixels. Deux motards l'extirpent de la carcasse. Ses pieds traînent. Le réservoir de la Mercedes explose derrière eux, boule de feu de dix mètres de haut.

On le jette sur une machine. Le moteur hurle. Ils s'élancent vers le cœur de la ville, laissant le brasier et le cadavre du chauffeur. Dans sa poche, son second téléphone — celui du secret — se met à vibrer.

Un message de Lacombe.

**\*NE MONTEZ PAS DANS LA VOITURE.\***

La gomme hurle sur le macadam froid. L'oxygène devient rare. Le cuir du pilote sent la sueur rance. Il plaque son front contre le dos rigide du ravisseur, seule ancre dans ce chaos. Le produit injecté commence son œuvre de démolition. Les immeubles haussmanniens se liquéfient. La lumière des lampadaires s'étire en filaments d'or sale. Son cerveau est un disque dur qu'on formate à vif.

Ils s'engouffrent dans un chantier. Bâches plastiques claquant comme des coups de

fouet. Odeur de poussière de béton. Le silence revient dans un sous-sol inachevé. La moto s'arrête. Il s'effondre sur le béton. Au-dessus, un drone noir descend en sifflant, lumière rouge fixée sur lui.

Il sort son dernier téléphone. L'écran brisé illumine ses traits défigurés. Un message s'affiche :

**\*REGARDEZ L'OBJECTIF. LE VOTE COMMENCE.\***

Cédric crispe ses doigts sur le verre fendu. Le drone se stabilise, souffle des rotors plaquant ses cheveux contre son crâne. Il voit sa propre déchéance sur l'écran : dix mille, cent mille, un million de spectateurs. La France entière regarde son futur chef ramper dans la poussière.

Une porte métallique coulisse. Une silhouette familière se découpe dans le halo d'un projecteur. Richelieus en cuir de veau, parfaitement cirées, tachées d'une seule goutte de sang.

— Bonsoir, Cédric, murmure la voix dans l'ombre. On n'a jamais été aussi proches du dénouement.

Le canon d'un silencieux entre dans le champ de la caméra, venant se poser contre son front. L'index de l'inconnu se contracte.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "SCANNER : L'Année du Feu"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)